ROCAMBOLE

DRAME EN CINQ ACTES, EN SEPT TABLEAUX

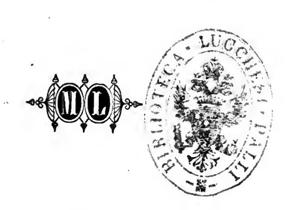
PRÉCÉDÉ DE

LES VALETS DE CŒUR

PROLOGUE EN UN ACTE

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS, PONSON DU TERRAIL et BLUM



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

PERSONNAGES:

CÉSAR ANDRÉA / SIR WILLIAM / LE DOCTEUR GORDON } premier rôle.	MM.	CASTELLANO.
JOSEPH FIPPART, DIT ROCAMBOLE, fort jeune premier..................		TAILLADE.
JEAN GUIGNON, premier comique....		RAYNARD.
ARMAND, premier amoureux..........		MÉTREME.
LE COMTE DE CHAMERY.........		MACHANETTE.
ALPHONSE, deuxième amoureux..... .		RÉGNIER.
LE DUC DE SALLENDRERA.......		ADLER.
VALENTIN / VENTURE }.................. ..		BERRET.
UN INCONNU, troisième rôle...........		LOUIS.
TONIO......................... .		HOSTER.
BAPTISTE........................		MORETTEAU.
ANTOINE........................		DESORMES.
BACCARAT / MADAME CHARMET } jeune premier rôle.	Mmes	MARIE LAURENT.
MADAME FIPPART, mère noble......		VIGNE.
CARMEN, amoureuse................		LEPREVOST.
CERISE, deuxième amoureuse..........		MARIE LAMBERT.
TULIPE, soubrette............		VALLIÈRE.
FANNY, idem.....................		MALLEVILLE.
GERTRUDE......................		C. GILBERT.
CANOTIERS, CANOTIÈRES.		

La scène se passe en 1858, à Paris et dans les environs.

S'adresser à l'Ambigu, pour la musique à M. Artus, et pour la mise en scène à M. Masson.

ROCAMBOLE

PROLOGUE

Les valets de cœur.

Un salon servant de bibliothèque, ouvrant au fond sur un autre salon. — A gauche, du premier au deuxième plan, une porte conduisant dans la chambre du comte. A droite, faisant face à la porte, une fenêtre ouvrant sur un balcon. — Au fond, un corps de bibliothèque à gauche ; une caisse en fer scellée dans la muraille à droite ; table chargée de papiers et formant bureau, au premier plan à gauche ; près de cette table, un fauteuil de malade. — Salon, tentures, meubles, tout doit être sévère. Un flambeau à deux branches est posé sur la table, et les deux bougies éclairent seules la bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

GERTRUDE, VALENTIN.

Au lever du rideau, Gertrude entre du fond, comme si elle venait de reconduire quelqu'un. — Valentin, vêtu d'une livrée modeste et affectant une allure plus modeste encore, achève d'allumer les bougies.

GERTRUDE.

Voilà le docteur parti.

VALENTIN.

Eh bien, dame Gertrude qu'est-ce qu'il a dit?...

GERTRUDE.

Qu'il trouvait monsieur bien mal...

VALENTIN.

Allons, je n'ai pas de chance... M. le comte vous fera un sort, à vous qui le servez depuis vingt-six ans, tandis que moi, qui ne suis entré chez lui que depuis six semaines, j'aurai à chercher une autre condition.

GERTRUDE, se mettant dans le fauteuil et dévidant un écheveau de laine qu'elle fait tenir à Valentin pendant qu'elle pelote.

Pauvre garçon !... Tenez-moi ma laine, voulez-vous?...

VALENTIN.

Avec plaisir...

GERTRUDE.

Quand nous devrons nous quitter, je vous regretterai, Valentin.

VALENTIN.

Ce sera bien de l'honneur que vous me ferez.

GERTRUDE.

Vous êtes complaisant et bien plus adroit que cet imbécile de Dominique, qui nous a quittés sans dire pourquoi il s'en allait... Croiriez-vous que lui, un homme, avait plus peur que moi dans ce vieil hôtel de la rue de l'Ouest, où M. le comte est venu s'établir il y a trois mois...

VALENTIN.

Comment ! il avait peur... un grand rougeaud comme ça ?...

GERTRUDE.

Ah ! il devenait blême, quand on parlait devant lui d'un valet de cœur...

VALENTIN.

Oh ! elle est bonne, celle-là !... Il avait peur d'une carte?

GERTRUDE.

Vous ne savez donc pas ce que c'est que les valets de cœur ?...

VALENTIN.

Faites excuse, je suis même très-fort au piquet et au bésigue...

GERTRUDE.

Mais je vous parle d'une bande de brigands qui est malheureusement trop connue...

VALENTIN.

Tiens, tiens...

GERTRUDE.

Et il est prouvé que les scélérats n'hésitent pas à tuer pour voler...

VALENTIN.

Ah ! c'est indigne! Mais pourquoi les appelle-t-on les valets de cœur ?

GERTRUDE.

Parce qu'ils ont l'habitude invariable de laisser partout

la même trace de leur passage : dans les tiroirs des meubles qu'ils ont vidés, sur la plaie de l'homme qu'ils ont assassiné, on trouve toujours une carte, un valet de cœur...

VALENTIN.

C'est drôle!... non... je veux dire : c'est atroce! mais c'est bien invraisemblable... Est-ce que vous croyez à tous ces contes-là ?...

GERTRUDE.

Si j'y crois!... (Un violent coup de sonnette se fait entendre. Gertrude jette un cri et laisse tomber sa laine.) Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?...

VALENTIN, ramassant la pelote.

Ça ?... C'est la sonnette de M. le marquis...

GERTRUDE.

Oui... et c'est moi qu'il sonne... Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai... Que c'est bête!... je suis toute tremblante... (Elle sort.)

SCÈNE II

VALENTIN, ou plutôt VENTURE, puis GERTRUDE.

VALENTIN, la regardant sortir.

Voilà une bonne vieille qui serait tombée en pâmoison si je lui avais dit : « Je suis un des membres les plus actifs du Club des valets de cœur. J'ai été détaché ici par César Andréa notre chef... Je connais la maladie du comte, et mieux que le médecin je sais qu'il n'en peut pas guérir... M. de Chamery avait écrit à son notaire au sujet de son testament... J'ai porté la lettre au maître et j'attends ses ordres... »

GERTRUDE, sortant de la chambre.

Monsieur s'impatiente de ne pas voir venir son notaire, et il veut qu'on aille chercher maître Aubernon.

VALENTIN.

Bien... J'irai... (A part.) Je ne le trouverai pas.

GERTRUDE.

Non, monsieur désire que vous restiez, il m'a ordonné d'envoyer le petit Jean...

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est que le petit Jean ?...

GERTRUDE.

Le commissionnaire. (Elle va à la fenêtre et regarde dans la rue.) Bon ! il n'est pas à sa place !

VALENTIN.

Monsieur peut bien attendre quelques minutes... (On sonne.) Tiens! une visite...

GERTRUDE.

C'est M. Aubernon, peut-être...

VALENTIN, à part.

Ça m'étonnerait!...

GERTRUDE, qui est allée ouvrir.

Tiens! c'est madame Fippart, notre lingère... Entrez, madame Fippart, entrez...

SCÈNE III

GERTRUDE, MADAME FIPPART, VALENTIN.

GERTRUDE.

Je vous attendais hier.

MADAME FIPPART.

Je suis un peu en retard, c'est vrai... mais voilà tout votre linge en état... Pour ça, nous avons bien travaillé, Cerise et moi.

VALENTIN.

Cerise ? ..

MADAME FIPPART.

C'est ma nièce... ma consolation! sans elle, je ne sais pas ce que je deviendrais... sans elle, je n'aurais pas pu faire votre ouvrage. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient... J'ai tant pleuré!...

GERTRUDE.

Oui, je sais, vous avez perdu votre mari, il y a quatre ans, et c'était un digne homme.

MADAME FIPPART.

Ah! madame, c'était l'honneur, la probité même; avec ça l'amour du travail; aussi mon homme était le modèle de l'atelier. Il gagnait de bonnes journées, nous avions des économies, nous étions heureux... Le bon Dieu me l'a repris.

GERTRUDE.

Et il vous a laissé votre fils, un garnement dont vous n'avez pu rien faire; on l'a chassé de partout, et il vous a mangé ce que vous aviez; il vous a volé...

MADAME FIPPART.

Madame, ne dites pas que le fils de mon mari a volé... S'il a pris un peu d'argent chez nous... mon Dieu, cet argent était à lui aussi... Si mon homme avait vécu, Joseph aurait mieux tourné... il y a peut être de ma faute... puis, vous savez, madame, on en dit toujours plus qu'il n'y en a. Joseph était paresseux, et ç'a été son malheur ; il aimait à s'amuser, il a fait de mauvaises connaissances... Mais il en avait honte lui-même, car, à ces vilaines gens-là, il n'avait pas dit son véritable nom : pour eux, il ne s'appelait pas Joseph Fippart... mais Rocambole... Ses amis l'ont entraîné plus loin qu'il n'aurait voulu. La mémoire de son père aurait dû être une sauvegarde pour Joseph ; pour le garantir contre la pensée du mal, je lui avais donné un talisman!

VENTURE et GERTRUDE.

Un talisman?

MADAME FIPPART.

Un jour... ce fut un beau jour, celui-là!... à la fête du maître de l'atelier, une médaille d'argent fut donnée par le patron, au meilleur, au plus honnête de ses ouvriers, et mon mari eut cette médaille. Il la portait toujours suspendue à son cou, attachée à une chaîne de mes cheveux, c'était sa croix d'honneur, à lui! Quand il mourut, je pris la médaille et la chaîne et je les donnai à Joseph en lui faisant jurer de les porter toujours comme les avait portés son père ; c'était un souvenir et un exemple!

VENTURE.

Et le chenapan a vendu la médaille?

MADAME FIPPART.

Non, monsieur, il l'a gardée; mais...

GERTRUDE.

Comme souvenir et pas comme exemple! Vous êtes une digne femme madame Fippart, et, quoi qu'il arrive ici, je vous garderai ma pratique. Voilà votre argent, il se fait tard et il y a loin d'ici à Belleville... car vous demeurez à Belleville...

MADAME FIPPART.

Oui, madame... rue des Moulins, 27; maison de mademoiselle Tulipe Hubert.

VALENTIN.

Tulipe!

MADAME FIPPART.

C'est ma propriétaire. Adieu, madame! à une autre fois... (Elle sort.)

GERTRUDE.

Voilà, une digne femme...

VALENTIN.

Elle a un fils qui promet; il a d'abord un nom qui peint l'homme : Rocambole...

GERTRUDE.

Ça doit être un fier gueux. (Allant à la fenêtre.) Ah! mon commissionnaire est à son poste... Eh! petit!... monte... monte vite! on a besoin de toi...

VALENTIN, qui a été regarder.

Je ne connaissais pas ce garçon-là...

GERTRUDE.

Il était malade depuis deux mois, et n'est revenu à sa place qu'aujourd'hui... Laissez-moi donc lui ouvrir la porte... (Elle ouvre, Jean Guignon entre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN, tenue de commissionnaire, bonne et honnête figure, expression naïve.

JEAN, entrant, à Gertrude.

Je me porte très-bien, à vous servir mademoiselle Gertrude et la compagnie... C'est donc vous qui allez m'étrenner; je suis sorti de l'hôpital ce matin, et je n'ai encore rien fait.

GERTRUDE.

Vous allez porter un billet que monsieur est en train d'écrire... Ah çà! qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé, petit Jean?... La dernière fois que je vous ai vu à votre place, vous ne paraissiez pas malade du tout... Il vous est donc tombé une tuile sur la tête?...

JEAN.

Non, il m'est tombé un homme sur les bras.

VALENTIN.

Un homme?

JEAN.

Ça vous étonne, monsieur; mais, quand je me lève le matin, je me demande toujours quelle catastrophe il va m'arriver... Quand j'étais petit, mes camarades m'appelaient Jean Guignon, et j'ai bien mérité la chose, allez!... D'abord, je suis le treizième enfant de ma mère, je suis venu au monde un 13, un vendredi, dans le premier quartier de la lune rousse... En voilà des vilains pronostics... J'ai fait

tourner le lait à cinq nourrices, dont trois Bourguignonnes, une Picarde et une chèvre... A la conscription, j'ai tiré le numéro 1. J'avais une amoureuse qui avait promis de m'attendre! Une torgnole que j'avais attrapée me valut mon congé au bout de quatre années. En revenant au pays, je me disais : « La Grosminet — c'était ma bonne amie — la Grosminet va être fièrement contente, j'avance de trois ans. » J'arrive... on sonnait les cloches, tout le village était à l'église; j'y cours, et qu'est-ce que je vois?...

VALENTIN.

Mademoiselle Grosminet qui se mariait...

JEAN.

Non... on baptisait son troisième!... C'est alors que, de désespoir, je suis venu à Paris, et que j'ai pris l'état de commissionnaire. Ici, j'avais refait une connaissance, oh! mais cette fois-là, j'avais eu la main heureuse : une fille sage, laborieuse, jolie et fraiche comme son nom; elle s'appelle Cerise... il est gentil, ce nom-là. J'avais des idées de mariage. Je descends de chez moi, pour aller faire ma demande; en passant rue de Varennes, je vois beaucoup de gens le nez en l'air; ils regardaient un homme qui battait des entrechats sur la rampe de son balcon... ça donnait la chair de poule à voir. C'était peut-être un élève de Léotard... Enfin l'homme veut risquer une pirouette; mais, cette fois, la tête lui tourne, et le pied lui manque... Tout le monde se recule, moi, je tends les bras comme un imbécile! et le monsieur tombe du troisième étage...

GERTRUDE.

Le malheureux!...

JEAN.

Le malheureux, ce n'était pas lui, c'était moi...

GERTRUDE.

Comment, il ne s'est pas tué?...

JEAN.

Il m'a démis l'épaule, voilà tout le mal qu'il s'est fait... (On sonne à gauche.)

GERTRUDE.

Monsieur a écrit son billet, venez le prendre, puis vous descendrez par l'escalier de service... (Elle emmène Jean chez le comte, et lui pose la main sur l'épaule.)

JEAN.

Aïe!

GERTRUDE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

JEAN, se frottant l'épaule.

C'est un souvenir de l'élève de Léotard !... (Ils entrent chez le comte.)

SCÈNE V

VALENTIN, puis GERTRUDE et LE NOTAIRE.

VALENTIN.

Il ne faut pas que M. Aubernon soit prévenu, il ne faut pas qu'il vienne... Oh! ma foi, tant pis pour ce pauvre Guignon, mais il n'ira pas chez le notaire... Il va passer sous ce balcon... un pot de fleurs est moins lourd qu'un homme... et je ne tiens pas à tuer ce pauvre diable, mais seulement à l'arrêter en chemin. Le voilà... Gare là-dessous!... (Il laisse tomber un pot de fleurs.)

JEAN, en dehors.

Ah! bon! sur la tête!

VALENTIN, regardant.

On le ramasse, on le porte chez le marchand de vins; me voilà tranquille, il ne fera pas sa commission. Nous ne verrons pas M. Aubernon...

GERTRUDE, entrant par le fond.

Entrez, monsieur le notaire, entrez!

VALENTIN, se retournant.

Hein ?...

GERTRUDE.

On partait pour aller vous chercher.

VALENTIN, à part.

Qui donc l'a prévenu ?...

GERTRUDE.

Je vais vous annoncer...

VALENTIN.

Permettez, permettez... Monsieur est-il bien M. Aubernon ?... (Le notaire est vêtu de noir avec cravate blanche et jabot blanc, perruque grisonnante et lunettes bleues, l'air vénérable.)

LE NOTAIRE.

Non, mon ami, je suis un de ses collègues, et c'est lui qui m'envoie avec cette lettre pour M. le comte de Chamery... (Il remet la lettre à Gertrude.)

VALENTIN.

Il faudrait nous dire d'abord...

LE NOTAIRE.

Mon nom? Rien de plus juste; voici ma carte... (Il passe une carte à Valentin.)

VALENTIN, à part.

Un valet de cœur !

LE NOTAIRE, bas.

Imbécile !

VALENTIN, bas.

Le maître !

GERTRUDE.

Eh bien ?

VALENTIN.

Oh ! vous pouvez annoncer... Monsieur est un parfait notaire.

LE NOTAIRE, ou plutôt ANDRÉA.

Allez, ma bonne, allez...

SCÈNE VI

ANDRÉA, VALENTIN, ou plutôt VENTURE.

VENTURE.

Comment ne tromperais-tu pas les autres, puisque tu me trompes moi-même, moi, ton plus ancien... associé?...

ANDRÉA, ôtant ses lunettes et s'asseyant dans le fauteuil.

Oh! tu baisses, mon pauvre garçon, tu baisses beaucoup. J'avais su, par mes correspondants, qu'un comte de Chamery, vieux et sans famille, avait vendu d'immenses propriétés en Bretagne, et qu'après en avoir réalisé le prix, il était venu habiter cet hôtel retiré ; il ne s'était fait accompagner que d'une gouvernante et d'un valet... Ce comte devait être un avare qui cachait ici un trésor que j'eus la fantaisie de posséder... Il fallait d'abord se créer des intelligences dans la place, la gouvernante était incorruptible, le domestique un niais qui ne pouvait être bon à rien... Je fis disparaître celui-là, tu t'étais présenté à sa place !... il y a de cela six semaines...

VENTURE.

Et Dieu sait si j'ai écouté aux portes, épié le vieux et questionné la vieille...

ANDRÉA.

Et pourtant, tu n'as pas su découvrir où était l'argent...

VENTURE.

Il y avait bien là une caisse; je l'ai visitée dans tous les coins et recoins, et je n'y ai vu que quelques rouleaux d'or que j'ai respectés, bien entendu; le magot est donc ailleurs.

ANDRÉA.

Et tu ne sais plus rien deviner, tu ne sais même plus surveiller, car une lettre a pu arriver au comte il y a huit jours sans être interceptée, et cette lettre devait être importante.

VENTURE.

Oui, car elle a comme transformé le bonhomme qui parlait de quitter Paris, de voyager.

ANDRÉA.

C'est alors que je me décidai à brusquer l'affaire. Le comte, se sentant gravement malade, devait vouloir mettre ordre à ses affaires... Il a écrit en effet à maître Aubernon, notaire, qu'il aurait à lui confier un testament olographe... il était trop facile de prendre la place de maître Aubernon... Je viens donc recevoir ce testament, qui m'apprendra enfin où sont les millions que je convoite.

VENTURE.

Voilà M. le comte! (Bas, à Andréa, pendant que le comte entre.) Tu vois que la dose avait été bien calculée!

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE COMTE, GERTRUDE.

Le comte, vieux, mais brisé plus encore par la douleur que par l'âge, entre soutenu par Gertrude. Il est vêtu d'une longue robe de chambre de basin blanc, et d'un pantalon à pieds de la même étoffe. Du geste il renvoie Gertrude et Venture, et se laisse tomber sur le fauteuil, en faisant signe au faux notaire de prendre un siége et de se placer près de lui.

LE COMTE.

Je suis étranger à Paris, monsieur; j'avais fait appeler maître Aubernon uniquement parce que son étude était voisine de cet hôtel.

ANDRÉA.

Maître Aubernon est lui-même très-souffrant et m'a prié...

LE COMTE.

C'est bien, monsieur; les fonctions officielles que vous remplissez me garantissent votre honorabilité... Je vous

dirai donc le secret que je voulais confier à M. Aubernon... Asseyons-nous, monsieur, et placez-vous près de moi... plus près... car ma voix s'éteint avec ma vie, ma force s'en va, et c'est toute une histoire que j'ai à vous dire.

ANDRÉA.

Je vous écoute, monsieur...

LE COMTE.

J'étais marié à une femme beaucoup plus jeune que moi. La comtesse était belle... j'en étais jaloux, et pourtant, durant les trois premières années de notre union, ma jalousie n'avait pas eu la moindre imprudence, la plus innocente coquetterie à reprocher à celle qui portait mon nom. Ce fut alors qu'une mission diplomatique amena d'Espagne en France un parent de ma femme, M. de Sallandrera.

ANDRÉA.

Voulez-vous parler du duc de Sallandrera qui a été longtemps ambassadeur d'Espagne à la cour du Brésil.

LE COMTE.

Oui, ce fut même pour se rendre à Rio-de-Janeiro qu'il nous quitta. Le duc était jeune alors, il ne put voir sa charmante cousine sans l'aimer... je saisis des preuves écrites de cet amour... amour partagé!... Bref, quand la comtesse donna le jour à un fils, je ne pouvais douter que cet enfant ne fût le fruit de l'adultère, et je jurai qu'un bâtard n'hériterait ni de ma fortune, ni de mon nom; mais je ne voulais pas d'éclat, pas de scandale; j'exigeai que l'enfant, confié à une nourrice, fût élevé loin du château... Il avait atteint sa troisième année, la comtesse me suppliait de lui rendre son fils... et j'hésitais encore à prendre un parti. Je voulais punir la mère... mais j'avais pitié de l'enfant. Pourtant il fallait en finir... Une nuit, le feu dévora l'habitation de la nourrice, et le lendemain, dans les décombres, on chercha vainement les restes de ceux qui avaient dû périr dans l'incendie.

ANDRÉA.

Incendie allumé par vos ordres?

LE COMTE.

Oui...

ANDRÉA.

Vous aviez ainsi condamné une femme et un enfant innocents tous deux?

LE COMTE.

Vous vous trompez, monsieur : je voulais que le bâtard disparût, mais je ne voulais pas le tuer. Cette nuit même, la paysanne, que j'avais gagnée, s'embarquait avec l'enfant;

plus tard, elle s'établissait en Irlande dans une petite ferme achetée par mes soins.

ANDRÉA.

On dut s'étonner de ne retrouver dans les ruines aucune trace de...

LE COMTE.

En effet; mais personne pourtant ne douta de la mort de l'enfant, et la mère a pleuré vingt-trois ans son fils... Pauvre femme!... (Il s'arrête.)

ANDRÉA.

Qu'avez-vous, monsieur?...

LE COMTE, se remettant.

Rien... je continue... J'avais résolu de dénaturer ma fortune, je vendis tout ce que je possédais; je réalisai ainsi une somme considérable que je voulais pouvoir anéantir en une minute, si, par une trahison de la paysanne, celui que j'avais condamné à s'ignorer toujours, avait su le secret de sa naissance et était venu revendiquer ses droits...

ANDRÉA.

Vous avez ainsi gardé chez vous toute une fortune?... C'était une grande imprudence...

LE COMTE.

En province, je ne craignais rien pour mon argent. Quand, à la mort de la comtesse, je me décidai à venir habiter Paris, je déposai cet argent à la Banque...

ANDRÉA, à part.

Ah! diable!... Il sera difficile d'aller le chercher là... (Haut.) Et à qui destinez-vous cette fortune?

LE COMTE.

A mon fils...

ANDRÉA.

Ah! je ne comprends plus...

LE COMTE.

Il y a huit jours, j'ai reçu une lettre du duc de Sallandrera; cette lettre m'apprenait que Marianne, la nourrice, bourrelée de remords, était venue lui avouer qu'obéissant à mes ordres, elle avait elle-même mis le feu à sa chaumière, et qu'avec une petite pension que je lui envoyais en Irlande, elle avait élevé le jeune Armand; qu'il était devenu beau comme sa mère. Fidèle aux instructions que je lui avais données, elle avait laissé ignorer à Armand le nom de son père. Armand s'était adonné aux arts, à la peinture surtout; il avait voulu voyager, et sa dernière lettre à Marianne était datée de Madras. Marianne ne voulait pas emporter dans la

tombe, le secret de la naissance d'Armand, elle avoua tout à M. de Sallandrera, qu'elle savait être notre parent, elle lui remit quelques lettres de moi qu'elle avait conservées. M. de Sallandrera n'avait que trop bien compris le mobile qui m'avait fait agir; dès lors, il voulait, il devait me donner une preuve irrécusable de l'innocence de la comtesse et de la légitimité de la naissance d'Armand de Chamery. « Que ce jeune homme soit rappelé en Europe, m'écrivait-il, que son père lui rende sa fortune et son nom, et moi, duc de Sallandrera, je m'engage sur mon honneur de gentilhomme, sur ma foi de chrétien, à donner pour femme au fils du comte de Chamery, Carmen de Sallandrera, ma fille. » Je ne pouvais plus douter... Je voulais partir, aller retrouver ce fils que j'avais chassé... mais... frappé mortellement comme je le suis, le temps m'aurait manqué... Dans ce testament olographe, j'ai déclaré ce que je viens de vous avouer, j'ai reconnu que l'enfant élevé par Marianne était bien mon fils... Mon fils!... je ne le reverrai pas... je ne pourrai pas lui dire : « Pardonne-moi le mal que je t'ai fait; pardonne-moi le mal que j'ai fait à ta mère! »

ANDRÉA.

Vous voulez que je reste dépositaire de ces diverses pièces... et du testament?...

LE COMTE.

Je vais enfermer tout cela devant vous dans cette caisse scellée dans la muraille, dont la clef ne me quitte jamais... Quand je ne serai plus, vous saurez où trouver le testament et vous en poursuivrez l'exécution... (*Le comte se lève, va ouvrir la caisse, y dépose le testament et les pièces, et cache sur sa poitrine la clef de la caisse; se sentant plus faible, il s'appuie sur la caisse.*) Monsieur, c'est une fortune de cinq millions qu'il y a là pour mon fils.

ANDRÉA, *à part.*

Cinq millions!

LE COMTE.

Je me sens bien faible... Veuillez frapper sur ce timbre... (*Andréa frappe, Gertrude et Valentin paraissent.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALENTIN, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah! mon Dieu, monsieur, êtes-vous donc plus mal?

LE COMTE.

Oui, et je ne pourrais pas seul regagner ma chambre...

Adieu, monsieur, si je ne dois plus vous revoir.,. souvenez-vous! souvenez-vous! (Il fait un signe d'adieu à Andréa et rentre chez lui, soutenu par Gertrude et Venture.)

ANDRÉA, resté seul.

Allons, le vol est impossible... on ne trompe pas facilement la Banque de France... Ce n'est que lorsqu'ils seront hors de ses caves que je pourrai mordre aux millions du comte, et ils n'en sortiront qu'à la requête de l'héritier... Eh bien, changeons de batterie... Le possesseur de ce testament sera le seul dispensateur de la fortune et du nom de Chamery, et le pauvre artiste, aujourd'hui sans famille et sans nom, ne refusera pas de partager avec moi les millions que seul je pourrai lui donner.

SCÈNE IX

ANDRÉA, VENTURE, puis LE COMTE.

VENTURE, sortant de la chambre.

Le comte se meurt: il n'a pas même senti ma main, qui, se glissant dans sa poitrine, s'est emparé de cette clef.

ANDRÉA.

La gouvernante?

VENTURE.

A couru comme une folle, chercher un médecin...

ANDRÉA.

Toute la faculté ne sauvera pas celui que j'ai condamné... son heure était venue... Donne, et veille... (Venture court au fond pour s'assurer que personne ne vient du dehors ; Andréa a pris la clef et cherche à ouvrir la caisse. A ce moment, on voit le comte apparaître sur le seuil de la porte de gauche ; il est pâle, défait, c'est plutôt un spectre qu'un homme ; apercevant Andréa qui tourne la clef dans la serrure de la caisse, il se traîne ou plutôt il s'élance par un effort suprême jusqu'à lui, et pose les mains sur ses épaules, en râlant ce mot.)

LE COMTE.

Ah!... infâme! (A cette apparition, Venture recule épouvanté, Andréa lui-même se trouble ; Venture éteint les bougies, Andréa a déjà repris tout son calme : aidé de Venture, il repousse le vieillard dans sa chambre ; Andréa et Venture disparaissent avec le comte ; la scène reste vide et obscure un moment, un bras passe et lève l'espagnolotte de la fenêtre à droite et qui était restée entr'ouverte ; cette fenêtre s'ouvre tout à coup, et un jeune homme, misérablement vêtu, entre dans la bibliothèque.)

SCÈNE X

ROCAMBOLE, puis ANDRÉA.

ROCAMBOLE.

Une fenêtre ouverte, rien qu'un entre-sol à escalader, pas de lumière, personne dans la rue, plus de bruit dans la maison, c'était bien tentant... Un malade, une vieille bonne, un seul domestique, et un trésor caché, voilà mes renseignements.. Je me suis dit : « Rocambole, mon petit, tu as de mauvaises affaires sur les bras, tu ne peux plus rentrer chez maman Fippart, tu couches sur des fours trop chauds ou dans des carrières trop froides; ça n'est pas une existence, il s'agit donc de pincer un joli magot et de filer vers une autre patrie, et j'ai dans l'idée qu'il y a ici un beau coup à faire... Et d'abord, allumons l'allemande... (Il allume une allumette.) Avec ça, je pourrai me reconnaître. . Tiens, je suis tombé juste sur la caisse, et la clef est à la serrure; en voilà une cocasse !... (Rocambole ouvre la caisse, et, pendant qu'avec son allumette il en inspecte le contenu, Andréa sort de la chambre du comte.)

ANDRÉA. Il s'arrête en voyant Rocambole à l'œuvre.

Pardieu ! nous sommes deux... D'où vient donc celui-là?... (Et tirant un poignard de sa poche, il s'élance sur Rocambole, qui, surpris, veut résister, mais qui est bientôt renversé par le poignet d'acier d'Andréa; Andréa le tient sous ses genoux et va le frapper, lorsque Venture paraît un flambeau à la main; la lumière éclaire alors le visage de Rocambole et le bras d'Andréa reste suspendu.)

ROCAMBOLE, à terre.

Pincé !... Ah ! vous avez un fier poignet, vous... foi de Rocambole...

VENTURE.

Rocambole !... (Et il arrête le bras d'Andréa.) Un instant ! je le connais !

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le petit jardinet d'une maison à Belleville. — A droite, un corps de logis composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. — A gauche, corps de logis semblable, mais avançant davantage sur le théâtre, de façon à laisser voir au public l'intérieur du rez-de-chaussée au moyen de la fenêtre ouverte. — Chaises de jardin adossées au corps de logis de gauche. — Au fond, petit mur surmonté d'un treillage garni de plantes grimpantes. — L'entrée est supposée à la cantonade, à droite.

SCENE PREMIÈRE

CERISE, MADAME FIPPART.

Au lever du rideau, Cerise est assise et compte de l'argent.

CERISE.

Vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf, et les vingt francs que je viens de recevoir du magasin, ça fait bien trente pièces d'or. Total, six cents francs!

MADAME FIPPART, qui est entrée par le fond et s'est arrêtée pour regarder Cerise compter.

Eh bien, Cerise... qu'est-ce que tu fais donc là?

CERISE, cachant vivement son argent.

Ma tante!... je fais le compte de ce que j'ai gagné cette semaine.

MADAME FIPPART.

Ah! tu as été au magasin toucher ton argent. Que fais-tu donc de ce que tu gagnes, petite? Tu regardes à t'acheter une robe, un bonnet; c'est bien d'être économe, mais (riant) il ne faut pas être avare.

CERISE.

Ah! je ne suis pas avare, ma tante. Si j'amasse comme ça, c'est pour avoir une grosse somme; et alors je pourrai peut-être me donner...

MADAME FIPPART.

Quoi?

CERISE.

Dame! c'est embarrassant à dire...

MADAME FIPPART, souriant.

Quelque objet de toilette, bien cher?...

CERISE.

Oh! je ne suis pas coquette, ma tante...

MADAME FIPPART.

Même pour plaire à M. Jean?...

JEAN, paraissant à la porte du fond.

Présent!... Je peux t'y entrer?

CERISE.

Mais certainement. Entrez, monsieur Jean.

MADAME FIPPART.

Entrez, mon garçon...

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN.

JEAN. Il porte encore au front la cicatrice du coup qu'il a reçu au prologue.

Mame Fippart, je vous présente mes hommages... Mademoiselle Cerise, je suis bien le vôtre... si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient...

CERISE.

Comme vous êtes gai aujourd'hui, monsieur Jean!

JEAN.

Ah! c'est que je vas vous dire... je crois que je suis désenguignonné...

MADAME FIPPART, qui est assise à gauche et a pris son ouvrage.

Vraiment?..

JEAN.

Parole!... depuis ma dernière aventure du pot de fleurs... que je vous ai racontée... il y a six mois, il me semble que ça va mieux. D'abord, j'ai pas reçu un seul homme sur les bras, c'est une preuve; et pas plus tard qu'hier, le feu a pris dans la maison, la maison a brûlé, sans que ce soye

moi qui aie brûlé... Enfin, ça marche, les affaires vont; j'ai des courses à ne savoir où fourrer mes jambes... la chance me revient, quoi !...

CERISE.

Tant mieux, monsieur Jean, tant mieux !

JEAN.

C'est ce qui me décide à faire aujourd'hui une demande que je remets depuis longtemps; je me suis dit : « Puisque le guignon s'en va, c'est peut-être que le bonheur va venir ; » et alors je me suis décidé...

MADAME FIPPART.

A qui avez-vous à faire une demande ?

JEAN.

A qui ?

CERISE.

Oui, à qui?...

JEAN, à part.

A qui ?... Tiens... j'ai cru que ça irait tout seul... et voilà que je barbote déjà. (Haut.) Hum ! madame Fippart, je vas vous dire, telle que vous voilà, vous pouvez aider fièrement à la réussite de la chose.

MADAME FIPPART.

Moi ?...

JEAN.

Oui... vous, en personne naturelle... Il s'agit d'avoir le consentement d'une lingère que vous connaissez... comme votre poche... sans vous manquer de respect !

MADAME FIPPART.

Ah ! (Elle regarde Cerise, qui rougit et baisse les yeux.) Et cette lingère s'appelle ?...

JEAN, fouillant à sa poche.

Ah ! sapristi ! je ne peux pas vous dire son nom... j'ai oublié d'acheter des gants !

MADAME FIPPART.

Et les gants sont nécessaires?

JEAN.

Les camarades m'ont dit que... on mettait toujours des gants... ça ne fait rien qu'ils soient en fil ou en coton, mais faut des gants. C'est la tenue de rigueur quand on veut demander une demoiselle... Oh ! la langue me démange assez... ça n'est pas d'aujourd'hui que j'ai des idées, mais j'avais toujours peur qu'on ne me répondît comme ça : « Monsieur

Jean, vous êtes un brave garçon, pas mal de votre personne, enfin assez gentil pour un homme... »

CERISE.

Vraiment?...

JEAN.

On m'a dit ça quelquefois. « Vous voulez vous mettre en ménage, c'est bien... Mais vous n'avez rien, la jeune fille n'a rien, et deux rien ensemble, ça ne fait pas grand'chose. »

MADAME FIPPART.

C'est vrai.

JEAN.

Vous voyez...

MADAME FIPPART.

Mais on te dira peut-être : « Mon ami Jean, l'amour du travail est la meilleure et la plus sûre fortune... » Et puis il y a des demoiselles qui ont quelquefois des dots... cachées ; n'est-ce pas, Cerise?

CERISE, *sans lever la tête.*

Oui, ma tante... il y en a.

MADAME FIPPART.

J'en connais une qui apporterait à son mari... Combien apporterait elle, Cerise?

CERISE.

Six cents francs, ma tante!

JEAN, *ébahi.*

Six cents francs!... vous connaissez des demoiselles qui ont six cents francs de dot?

MADAME FIPPART.

Cerise se trompe... la demoiselle que je connais apporterait mille francs.

CERISE.

Non... non... j'ai dit six cents!

MADAME FIPPART.

Je suis mieux renseignée que toi.

JEAN.

Mille francs?

CERISE.

Mille francs!

MADAME FIPPART.

Serait-ce un joli parti, cela, Jean?...

JEAN.

C'est une fortune! mais la dot n'est rien, c'est la jeune fille qui est tout...

MADAME FIPPART.

Bien dit! Allez acheter des gants, monsieur Jean, et revenez faire votre demande.

JEAN.

Ah! vous avez donc compris que c'est mademoiselle Cerise que je veux, avec ou sans dot, et vous consentez?... Ah! madame Fippart! chère madame Fippart! Ah! mademoiselle Cerise! vous consentez... vrai?

CERISE.

Mais allez donc acheter vos gants.

JEAN.

Ah! faut pas m'en vouloir, je ne suis pas habitué à la réussite... La tête me tourne... j'ai comme des bluettes. Oh! je crois que je vas tomber.

CERISE.

Eh ben!... eh ben!...

JEAN.

C'est passé... c'est passé... Oh! madame Fippart, mademoiselle Cerise... je vas acheter des gants de peau. (Il court vers la porte et se cogne dans Tulipe, qui tient un arrosoir.)

TULIPE.

Ah! je vous ai fait mal!

JEAN.

Au contraire... tout me réussit à présent! j'ai la chance! Sapristi! que je me suis fait mal! (Il sort en courant.)

TULIPE.

Qu'est-ce qu'il a donc, Jean Guignon? Il est devenu fou! (Elle continue à arroser.)

SCÈNE III

MADAME FIPPART, CERISE, TULIPE.

CERISE.

Ah! ma tante! ma bonne tante!

MADAME FIPPART.

Eh bien, quoi. cachotière! tu as bien travaillé pour économiser tes six cents francs. Dame! moi... j'ai fait ce que j'ai pu.

CERISE.

Oh! pour moi, vous êtes bonne comme une mère! ces

quatre cents francs... Dieu sait ce qu'ils vous ont coûté de privations!

MADAME FIPPART.

Veux-tu te taire!... est-ce qu'une tante ne doit pas doter sa nièce?... (Avec tristesse.) Au moins, toi... tu m'aimes!

CERISE.

Si je vous aime, ma tante? Tenez, voilà comme je vous aime. (Elle lui saute au cou.)

MADAME FIPPART.

Chère enfant!...

TULIPE, s'avançant.

Tiens! on s'embrasse dans ma cour à présent. Eh bien, ne vous gênez pas! envahissez tout mon immeuble.

MADAME FIPPART, gaiement.

Allons! ne vous fâchez pas mademoiselle la propriétaire! on vous invitera à la noce. Je vais ranger notre ouvrage... car je crois qu'on ne travaillera plus guère aujourd'hui. (Elle entre à gauche.)

TULIPE

Une noce!...

SCÈNE IV

TULIPE, CERISE.

TULIPE.

Tu te maries? et qui épouses-tu?

CERISE.

Monsieur Jean Guignon.

TULIPE.

Eh bien, tant mieux! au moins, je n'aurai pas que des célibataires dans ma maison. (Cerise rit.) Moi et toi, deux demoiselles, de ce côté-là... (Elle indique le pavillon à gauche du public.) Et ici (elle montre la droite), M. Armand et M. Alphonse, deux garçons, tout ce qu'il y a de plus garçons!

CERISE.

Oh! M. Armand ne compromet pas la maison.

TULIPE.

Celui-là, non! il est convenable; puis la moitié du temps dehors à donner des leçons de peinture ou de dessin; mais l'autre!

CERISE, riant.

M. Alphonse, l'avocat.

TULIPE.

Oh! celui-là... il peut se flatter d'être un locataire insupportable... Chaque fois qu'il me voit, il me demande des réparations... si je l'écoutais, il y a beau jour que je serais ruinée. (Bruit de voiture.)

CERISE.

Tiens! une voiture qui s'arrête devant chez nous.

TULIPE. Elle va regarder.

Oh! la jolie calèche! une belle dame en descend! Ah! en voilà une toilette!

SCÈNE V

Les Mêmes, BACCARAT.

BACCARAT.

Monsieur Armand, je vous prie?...

TULIPE.

C'est ici, madame.

BACCARAT.

Il est chez lui?

TULIPE.

Non madame... il est sorti!

BACCARAT.

Sorti... Ah! (A elle-même.) Allons, il m'oublie! (Haut, après avoir regardé Tulipe et Cerise alternativement.) Mais je ne me trompe pas, c'est bien vous. Tulipe! Cerise!

CERISE.

Vous nous connaissez?

BACCARAT.

Si je vous connais! Ah çà!... je suis donc bien changée, puisque vous ne m'avez pas déjà dit : « Bonjour, Fanchette! »

TULIPE, vivement.

Fanchette!

BACCARAT, lui tendant la main.

Votre grande voisine de la rue des Fossés-du-Temple.

CERISE.

Fanchette, que nous n'avons pas revue depuis cinq ans? Comment! c'est toi! (Se reprenant.) C'est vous!

BACCARAT, lui tendant aussi la main.

Tu avais bien dit, ma chère Cerise, oui, c'est moi.

TULIPE.

Comme on se retrouve tout de même! Tu es donc mariée? tu as donc épousé un sénateur?

BACCARAT.

Non, je ne suis pas mariée. Parlons de vous, mes amies; qu'êtes-vous devenues depuis que nous nous sommes perdues de vue?

TULIPE.

Moi, j'ai fait un héritage, je suis propriétaire. Tu es dans mon immeuble! La maison, la terre, les arbres, les fleurs, tout est à moi, et je viens d'arroser mes propres haricots.

BACCARAT, à Cerise.

Et toi, Cerise?

CERISE.

Oh! moi, je suis riche: j'ai mille francs de dot, et je me marie avec un brave garçon que j'aime de tout mon cœur.

BACCARAT, avec un soupir.

Allons! je vois que vous avez eu du bonheur toutes les deux : tant mieux.

TULIPE.

Eh bien, et toi donc! si, comme on le dit, la vie est une loterie, tu as gagné le gros lot.

BACCARAT.

Oui! j'ai une voiture, un hôtel, des cachemires .. des diamants... au bois, mon attelage est le plus beau, ma livrée la plus élégante... enfin, je suis riche... très-riche...

CERISE.

C'est drôle! tu n'as pas pu hériter de ta famille, car ta famille ne se composait que d'un vieil oncle qui était rétameur!

BACCARAT.

Non! je n'ai pas hérité.

TULIPE.

Alors, comment as-tu gagné tout cela?

BACCARAT.

On m'a tout donné.

TULIPE, à Cerise.

Donné?

BACCARAT.

Ça m'a coûté cher!... Quand vous sortez, vous autres, avec vos petites robes et vos petits bonnets, personne n'a le droit de vous montrer au doigt. On dit de toi, Cerise: « C'est made-

moiselle Bertin, » et on te salue. De toi Tulipe : « C'est mademoiselle Hubert, » et on te salue. De moi, on dit...

CERISE.

« C'est mademoiselle Charmet, » et on te salue aussi.

BACCARAT.

Non! on dit : « C'est Baccarat, » et on ne me salue pas!

LES DEUX JEUNES FILLES, *reculant.*

Baccarat!

BACCARAT.

Baccarat! Pourquoi ce surnom plutôt qu'un autre... je ne sais pas... mais ce nom est aujourd'hui connu de tout Paris, non pas du Paris qui travaille, mais du Paris désœuvré qui s'amuse.

TULIPE.

Nous le connaissons aussi, ce nom-là; on dit à présent : « Belle comme Baccarat, élégante comme Baccarat. »

BACCARAT.

Et on dit encore : « Infâme comme Baccarat! »

TULIPE.

Ah! non! non...

CERISE.

Pauvre Fanchette!

BACCARAT.

Mon histoire, voyez-vous, est celle de toutes ces pauvres filles que l'envie mord au cœur, et qui se lassent de demander au travail un salaire péniblement mais honnêtement gagné; transportées comme dans un conte de fées de leur misérable mansarde, dans un splendide appartement, couvertes de dentelles et de bijoux, voyant à leurs pieds les plus beaux noms, les plus grandes fortunes de France, elles se croient des reines qu'on adore, elles ne sont que des esclaves qu'on paye... Elles se réveillent un jour à la première insulte qui leur est faite, elles se voient telles qu'elles sont, elles rougissent de l'éclat qui les entoure, mais il est trop tard... On ne remonte pas la pente... il faut descendre encore... descendre toujours... Alors... oh! alors, elles rejettent loin d'elles le souvenir de leur passé... elles s'étourdissent dans leur enfer, et, en arrivent à se parer de leur opprobre, elles écrasent de leur luxe, ces honnêtes femmes qui les écrasaient de leur pudeur et de leur vertu ; et à ces hommes du monde qui leur ont donné la honte, elles apportent la ruine. « Payez! leur disent-elles, payez toujours ; nous étions parées de diamants, nous voulons en être couvertes; nous avions des hôtels, il nous faut des palais. Payez, payez toujours! » Et

on nous donne tout ce que nous voulons... Oui, nous avons tout... excepté l'estime des autres et l'estime de nous-mêmes.

CERISE.

Ah! Fanchette, pourquoi nous as-tu quittées?

BACCARAT.

Oh! tu ne sais pas encore tout ce que je souffre; tu aimes, toi! et tu seras la femme de celui que ton cœur a librement choisi; il sera fier de toi. Moi aussi, j'aime de toutes les forces de mon âme; mais celui que j'aime ne sera jamais mon mari; et j'ai été trop heureuse qu'Armand voulût bien s'attacher a moi.

CERISE.

C'est... M. Armand que tu aimes?...

TULIPE.

Oh! il doit bien t'aimer: tu es si belle!

BACCARAT.

Je n'ai pas vu Armand depuis huit jours, et depuis huit jours je pleure, je me désespère, j'ai la fièvre! Armand m'oublie, Armand aime une autre femme peut-être!

CERISE.

C'est impossible!

BACCARAT, pleurant et se laissant aller sur une chaise.

Oh! si cela était, j'en mourrais, voyez-vous! j'en mourrais!

SCÈNE VI

LES MÊMES, WILLIAM, VENTURE, en costume de valet de pied.

WILLIAM, en dehors.

Mais, en effet, c'est bien sa voiture! elle doit être ici!

BACCARAT, se levant vivement.

Quelqu'un! Oh! il ne faut pas qu'on me voie pleurer... Nous n'avons pas le droit d'être tristes, nous!

WILLIAM, entrant.

Eh! tenez, que disais-je? la voici. Ah! chère dame, je vous prends en flagrant délit de banlieue.

BACCARAT.

Et vous-même?

WILLIAM.

Ne vous ai-je pas promis de venir rendre visite à M. Armand, ce jeune peintre que vous protégez!

BACCARAT.

En effet, et je vous remercie d'avoir tenu votre parole... Mais M. Armand n'est pas chez lui.

WILLIAM.

Diable ! c'est jouer de malheur, faire un voyage pareil inutilement, et un jour de courses encore !

BACCARAT.

Si vous désirez une place dans ma voiture, je m'offre à vous ramener (souriant) dans Paris.

WILLIAM.

Merci ! j'ai mon coupé, et, puisque je suis à Belleville, ma foi, j'y reste; j'attendrai le retour de votre jeune ami.

BACCARAT.

Vous lui direz que je serai chez moi ce soir... que je veux qu'il vienne.

WILLIAM.

Je ferai ce que vous désirez... A mon tour, j'ai quelque chose à vous demander.

BACCARAT.

A moi ?

WILLIAM.

Oui ! la faveur de vous présenter ce soir un jeune homme charmant, récemment arrivé des Indes en France pour entrer en possession d'une fortune qu'on estime à cinq millions. Je vous préviens, belle sirène, que mon ami vient aussi pour se marier... n'allez pas lui faire oublier cela.

BACCARAT.

A ce soir ! (Aux deux femmes.) Adieu, chères petites !

TULIPE.

Tu... (se reprenant) vous partez ?

BACCARAT.

Oui ! vous l'avez entendu... c'est jour de courses aujourd'hui... et il faut qu'on m'y voie.

TULIPE.

Adieu donc !

CERISE.

Non , au revoir ! et quand tu... quand vous vous ennuierez trop... souvenez-vous de Tulipe et de Cerise, qui essayeront de vous bien recevoir (à voix basse) et de te consoler.

BACCARAT lui serre la main.

Merci ! merci !

TULIPE.

Je vais vous reconduire à votre voiture.

CERISE.

Et moi, je vais retrouver ma tante Fippart.

BACCARAT.

A tantôt, sir William.

WILLIAM.

A tantôt !

(Baccarat sort par le fond avec Tulipe. Cerise entre à droite.)

SCÈNE VII

WILLIAM, VENTURE.

WILLIAM.

Nous sommes seuls ?

VENTURE.

Oui ! mais n'oublions pas que c'est ici que demeure madame Fippart, qui sans doute pleure son bon sujet de fils.

WILLIAM.

Elle a dû recevoir ou recevra bientôt la lettre que j'ai fait écrire par Rocambole... lettre qu'un de nos affiliés, partant pour le Mexique, a emportée avec l'ordre de l'expédier de la Havane en France... Madame Fippart croit ou croira son fils dans le nouveau monde. Ne nous occupons donc plus d'elle. Tu ne m'as pas rendu compte de ta journée d'hier; nos affaires sont-elles enfin terminées ?

VENTURE.

Quand tu as quitté Paris, il y a six mois, le lendemain de la mort du vieux comte de Chamery, tu m'as dit que tu avais entre les mains une affaire trop belle pour la vouloir partager et que j'eusse à dissoudre la société des valets de cœur. La chose a été difficile, on a crié à la désertion. Bref, ce matin tout a été conclu, le Club des valets de cœur n'existe plus. Je t'avais d'avance adressé ta part, dans la retraite où tu étais allé te renfermer avec ce garçon que tu as failli tuer.

WILLIAM.

Heureusement qu'avant de frapper la poitrine, j'ai pu voir le visage. Pour me mettre en possession de la fortune des Chamery, il me fallait un jeune homme sorti de si bas qu'il fut inconnu à Paris ; un homme qui, me devant tout, fût

tout à moi. Rocambole était précisément cela. Quelques actes de violence ou d'escroquerie avaient appelé sur lui la surveillance de la police, il aurait été probablement arrêté si sa bonne étoile ne l'avait placé sur mon chemin. J'ai gardé précieusement les pièces qui prouveraient au besoin l'identité de ce garçon et qui me permettront de lui rappeler, s'il l'oublie jamais, qu'il ne s'appelle que Joseph Fippart. Le drôle était admirablement doué, j'avais besoin de le transformer entièrement pour le préparer à jouer le rôle auquel je le destine. J'avais toute une éducation à faire. Aujourd'hui, Rocambole écrit et parle comme tout le monde, fait des armes comme Grisier, monte à cheval comme Baucher, sait l'anglais comme un lord maire, connaît l'Inde comme Méry, et Paris comme tous les chroniqueurs ensemble.

VENTURE.

Tu as fait tout cela en six mois ?

WILLIAM.

Que veux-tu ! ce garçon-là n'apprend pas, il devine... De ton côté, tu as mis le temps à profit, et l'argent que tu m'as envoyé me permet de prendre ici le train qui convient à sir William, à l'ami du comte de Chamery, qui sera cinq fois millionnaire, sans compter la fortune de Sallendrera, fortune immense qui ne peut nous échapper.

VENTURE.

J'avais suivi tes instructions à la lettre : quand tu es arrivé à Paris, il y a quinze jours, tu as trouvé tout disposé pour toi un appartement au Grand-Hôtel; là, tu as été reçu comme un nabab, et je ne sais quel prince russe a voulu aussitôt te présenter chez la belle Baccarat, la reine du demi-monde.

WILLIAM.

Heureux hasard !... ce digne prince, sans le savoir, m'a rendu un signalé service. Sais-tu qui j'ai rencontré chez Baccarat, qui je viens voir et interroger ici ? Un jeune homme qui pourrait bien être le véritable héritier de la noble famille de Chamery.

VENTURE.

Diable !

WILLIAM.

Tu devines déjà que, si mes doutes se changent en certitude, nous aurons un grand parti à prendre.

VENTURE.

Et ce jeune homme ?

WILLIAM.

Silence !... le voici... Va m'attendre.

SCÈNE VIII

WILLIAM, ARMAND, TULIPE.

TULIPE, revenant par le fond avec Armand.

Oui, monsieur Armand, vous avez manqué la belle dame de cinq minutes; mais le monsieur vous a attendu. Tenez, le voici. (Les deux hommes se saluent. Elle sort à gauche en emportant son arrosoir et Venture sort à droite.)

SCÈNE IX

WILLIAM, ARMAND.

ARMAND.

Mais il me semble, monsieur, que j'ai déjà eu l'honneur de vous être présenté !

WILLIAM.

En effet... nous nous sommes rencontrés deux fois chez Baccarat.

ARMAND.

Le baronnet sir William, n'est-ce pas ?

WILLIAM.

Je vous remercie de ne pas avoir oublié mon nom.

ARMAND.

Et vous avez eu le courage de gravir ces hauteurs ?

WILLIAM.

Cela ne vous étonnera plus quand vous saurez que je viens vous demander un service.

ARMAND.

A moi?

WILLIAM.

Monsieur... je ne sais pas si vous le savez... je suis Anglais et riche... mon intention est de me fixer à Paris... j'ai déjà fait l'acquisition d'un hôtel. J'y veux avoir une galerie, et je viens vous prier de me faire un tableau. J'ai vu chez Baccarat des esquisses de vous, vraiment remarquables, et représentant des sites d'Irlande, des vues du Bengale. Vous êtes Irlandais, vous avez voyagé aux Indes.

ARMAND.

J'arrive en effet des Indes, monsieur; mais je suis Français.

WILLIAM.

Ah ! de famille noble ou bourgeoise ?

ARMAND.

Je ne connais pas mon nom, monsieur; j'ai été élevé par une vieille nourrice qui est morte avant mon retour en Europe.

WILLIAM.

Encore aujourd'hui, vous ignorez le nom de votre père?

ARMAND.

Je l'ignore.

WILLIAM.

Et vous n'avez aucun indice, aucune trace qui pourraient vous permettre de retrouver un jour cette famille perdue?

ARMAND, après l'avoir regardé.

Non... je n'ai rien!

WILLIAM, à part.

Je respire. (Haut.) Ces sortes d'histoires romanesques sont rares au temps où nous vivons; mais ce que vous venez de me dire ajoute encore à l'intérêt que je vous portais déjà. Monsieur Armand, je compte sur mon tableau.

ARMAND.

Je le commencerai demain.

WILLIAM, après avoir regardé à sa montre.

Les courses doivent être commencées. J'aurai le plaisir de vous voir tantôt chez Baccarat ?

ARMAND.

Oui, j'irai. (A part.) Pour la dernière fois!

WILLIAM, à part.

Allons! pas de danger immédiat ; pourtant je ne dois plus perdre de vue ce jeune homme. (Haut.) A tantôt, monsieur, chez Baccarat.

ARMAND, saluant.

A tantôt, monsieur...

WILLIAM sort par le fond au moment où Alphonse parait. Alphonse s'écarte pour le laisser passer.

ALPHONSE.

Pardon, monsieur. (William salue Alphonse et sort.)

SCÈNE X

ARMAND, puis ALPHONSE.

ALPHONSE.

Fichtre! un monsieur en coupé, rue des Moulins! Pour qui donc cette visite-là?

ARMAND.

Pour moi!

ALPHONSE.

Ah çà ! mais te voilà complétement lancé dans le grand monde. Et notre propriétaire qui se plaignait de n'avoir dans sa maison que des artistes ou des étudiants en droit !

ARMAND.

Tu es trop modeste... tu devrais dire avocat.

ALPHONSE.

Peuh! un avocat qui attend encore sa première cause... tandis que toi... diable! amant heureux de mademoiselle Baccarat, la beauté à la mode, professeur très-distingué de mademoiselle Carmen de Sallendrera.

ARMAND.

Que dis-tu là?

ALPHONSE.

Fais donc le mystérieux!... je sais tout... Ose me soutenir que, depuis que tu as l'honneur de donner des leçons à mademoiselle Carmen... tu n'es pas devenu amoureux de ton élève! C'est même pour cela que tu négliges fortement mademoiselle Baccarat.

ARMAND.

Tais-toi, malheureux!

ALPHONSE.

Osez me démentir, accusé!... osez-le!.. (Riant.) Tu vois, je m'exerce dans la vie privée!

ARMAND.

Eh bien, oui, tu as dit vrai!... mais cet amour est un rêve de fou! et on plaint les fous, mon ami, on ne se moque pas d'eux! (Armand va reprendre son carton et son chapeau qu'il avait mis sur une chaise.)

ALPHONSE.

Du moment que tu entres dans la voie des aveux, je t'acquitte!... Où vas-tu?

ARMAND.

Je rentre chez moi travailler!

ALPHONSE.

Et penser à elle!

ARMAND.

A tout à l'heure!

ALPHONSE.

A tout à l'heure! (Armand rentre chez lui.)

SCÈNE XI

ALPHONSE, puis TULIPE.

ALPHONSE.

Oh! l'amour! l'amour! terrible maladie qui commence au cœur et qui finit à Clichy ou à la mairie... Moi aussi, je suis pris... je crois que j'aime sérieusement cette fois mademoiselle Tulipe, ma jolie propriétaire.

TULIPE, entrant.

M. Alphonse!... Bon! je vais encore être ennuyée.

ALPHONSE, à part.

C'est elle! (Haut.) Vous êtes étonnée de me voir à cette heure. Si je suis revenu sitôt du palais, si je me suis arraché à mes nombreux clients, c'est que j'avais à vous parler d'affaires.

TULIPE.

C'est cela! vous allez encore me demander des réparations... à votre âge!

ALPHONSE.

Mademoiselle, mes cheminées fument!

TULIPE.

Vous n'avez qu'un poêle.

ALPHONSE.

Il fume comme quatre cheminées; de plus, mon papier se tortille, il se fane... il tourne au jaune, de rouge qu'il était.

TULIPE.

Un papier tout neuf... que je vous ai fait mettre, il n'y a pas deux mois!

ALPHONSE.

C'est qu'il était de mauvaise qualité! Je redemande du papier peint, ou je menace de papier timbré.

TULIPE.

Du papier timbré, à moi?

ALPHONSE.

Allons, je ne demande pas mieux que de nous arranger à l'amiable! je m'engage à ne vous plus rien demander, mais à une condition!

TULIPE.

Pourvu que ce ne soit pas encore de la dépense!

ALPHONSE.

C'est que vous viendrez dîner aujourd'hui dimanche avec moi à Bougival.

TULIPE.

Monsieur!

ALPHONSE.

C'est mon ultimatum! Bougival ou du papier...

TULIPE.

Eh bien...

ALPHONSE.

Eh bien?

TULIPE.

Si nous pouvons décider Cerise à venir avec nous en compagnie de M. Jean et de madame Fippart, je vous permettrai d'être de la partie .. par économie, monsieur!

ALPHONSE.

Nous les déciderons d'autant mieux que c'est aujourd'hui la fête des canotiers... Mais, en me nommant madame Fippart, vous venez de me rappeler que j'ai pour cette brave dame... un message assez désagréable.

TULIPE.

Pour madame Fippart?

ALPHONSE.

Oui!... Allez, charmante propriétaire, et rappelez-vous nos conventions.

TULIPE.

On se les rappellera; mais vous ferez tant, que je finirai par vous donner congé! En attendant, je vais repasser ma robe à pois.

ALPHONSE.

Ah! elle est charmante! (Tulipe sort; madame Fippart paraît.)

SCÈNE XII

ALPHONSE, MADAME FIPPART, puis CERISE.

ALPHONSE.

J'allais entrer chez vous, ma chère madame Fippart.

MADAME FIPPART.

Vous avez à me parler?

ALPHONSE.

Oui ; il faut vous armer de calme et de courage!

MADAME FIPPART.

De courage? Monsieur Alphonse, vous allez me parler de mon fils!

ALPHONSE.

Oui!

MADAME FIPPART.

Il n'est pas malade? non? Oh! je peux écouter à présent. (Cerise paraît en ce moment dans le rez-de-chaussée de gauche, dont la fenêtre est ouverte.)

CERISE, à part.

Qu'est-ce donc que M. Alphonse peut avoir à dire à ma tante? (Elle écoute.)

ALPHONSE.

Madame, votre fils a commis, il y a six ou sept mois, un petit délit...

MADAME FIPPART, mettant la main sur son cœur.

Ah!

ALPHONSE, vivement.

Oh! peu de chose! mais enfin l'homme à qui il a emprunté... violemment, après avoir attendu, à ma prière, le retour de son débiteur, vient de me signifier qu'à bout de patience, il allait...

MADAME FIPPART.

Poursuivre?

ALPHONSE.

Porter plainte au procureur impérial!

MADAME FIPPART, cachant sa tête dans ses mains.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ALPHONSE.

Si cette plainte arrive au parquet, votre fils peut être...

MADAME FIPPART.

Déshonoré par une condamnation ! voilà pourquoi, depuis sept mois, il n'est pas revenu ; il craignait que la police ne le trouvât ici...

ALPHONSE.

Le plaignant consent à se taire, si on l'indemnise de ce qui lui a été emprunté à son insu.

MADAME FIPPART.

Quelle somme faudrait-il?

ALPHONSE.

Il s'agit de douze cents francs.

MADAME FIPPART.

Douze cents francs! Oh! mon Dieu! pour douze cents francs je pourrais sauver l'honneur de mon enfant! (Comme frappée d'une idée.) Ah! monsieur Alphonse... un à-compte! si vous offriez un à-compte à cet homme, s'en contenterait-il?

ALPHONSE.

J'essayerai du moins de le faire consentir. De combien serait-il, cet à-compte?

MADAME FIPPART.

Pauvre Cerise!... Proposez quatre cents francs!

ALPHONSE.

C'est bien peu.

CERISE, sortant de la maison.

Alors, monsieur Alphonse, offrez mille francs.

MADAME FIPPART.

Ah! Cerise! ma pauvre enfant! et ton mariage?

CERISE.

M. Jean attendra!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, avec des gants, dans le fond.

Pardon!... Jean n'attendra pas, vu que ses gants le gênent... Me voici revenu, maman Fippart... J'ai l'honneur d'avoir l'avantage de vous demander, si ça ne vous dérange en rien, la main de mademoiselle Cerise ici présente... avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-respectueux neveu... Eh bien!... vous ne dites rien? (Regardant Cerise qui pleure.) Et vous pleurez, mademoiselle Cerise... Madame Fippart... est-ce que vous ne voulez pas de moi? est-ce que... est-ce que mon guignon va revenir ?

CERISE.

Il est revenu, monsieur Jean; nous ne pouvons plus nous marier cette année...

JEAN.

A cause de...?

CERISE.

Je n'ai plus de dot.

JEAN.

Plus de dot, ça m'est bien égal! je vous prends sans dot!

CERISE.

C'est impossible, monsieur Jean!

JEAN, *se laissant tomber sur une chaise.*

Ah! autre pot de fleurs! cette fois-ci, c'est plus fort que moi, ça me suffoque... moi qui étais si content tout à l'heure! qui ai tant couru pour être revenu plus vite! (*Tirant son mouchoir et laissant tomber deux lettres de sa poche.*) J'étais Jean qui rit ce matin, et me voilà Jean qui pleure à présent.

ALPHONSE.

Allons, Jean... console-toi, mon garçon .. et tu n'auras pas perdu pour attendre un an, peut-être... Tu auras pour femme un vrai petit trésor... Allons, rentre ton mouchoir et ramasse les deux lettres que tu viens de laisser tomber!

JEAN.

Ces deux lettres... ah! oui... c'est le facteur qui vient de me les donner... Il y en a une pour M. Armand... ça vient des Indes... et l'autre qui arrive d'à peu près aussi loin... pour madame Fippart.

MADAME FIPPART.

Pour moi?

JEAN.

Tenez, monsieur Alphonse, portez celle-là à votre camarade; c'est peut-être un héritage qui lui tombe de là-bas. C'est comme ça dans la vie, du chagrin pour les uns, du bonheur pour les autres. (*Alphonse prend la lettre et entre chez Armand.*)

JEAN.

Dites donc, madame Fippart, à moins que vous ne fassiez le commerce des cigares... je ne vois guère qui est-ce qui peut vous écrire de la Havane!

MADAME FIPPART.

La Havane?

JEAN.

Ça en vient directement... voyez plutôt sur le timbre jaune.

MADAME FIPPART, prenant la lettre.

Ah! c'est de Joseph! c'est de mon fils!

CERISE.

De lui!

JEAN.

Il se sera dit: « On ne vend que des faux havanes, ici; je vas aller en chiper de vrais là-bas. »

MADAME FIPPART, lisant.

« Ma chère mère, je veux essayer de me corriger. Je vais aux Indes, et j'y resterai jusqu'à ce que j'y aie fait fortune. Il me faudra peut-être pas mal de temps pour cela... c'est pourquoi je vous prie d'oublier que vous avez un fils. Je vous reviendrai riche ou je ne reviendrai pas... Votre petit JOSEPH, dit ROCAMBOLE. » (Laissant tomber la lettre.) Parti! parti pour toujours! (Elle tombe assise.) Je n'ai plus de fils! (On entoure madame Fippart, qui sanglote.)

CERISE.

Mais je vous reste, moi! (Armand paraît à ce moment sur son palier, relisant la lettre qu'il vient de recevoir. Alphonse le suit.)

ARMAND, avec joie, à lui-même.

A Marseille! le major Gordon... un nom!... une fortune! O Carmen! je serai donc digne de vous!

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Un élégant fumoir chez Baccarat.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, BAPTISTE, puis WILLIAM.

FANNY, étendue sur un divan et se regardant dans une glace.

Rangez bien le fumoir, Baptiste; madame aura du monde ce soir.

BAPTISTE.

C'est drôle! un fumoir chez une dame seule. (Regardant à la pendule.) Les courses finissent tard aujourd'hui.

FANNY.

Madame aura dîné à la Marche... (Bruit de cloche.) Ah! le suisse a sonné.

BAPTISTE.

C'est du monde qui arrive.

FANNY, se levant.

Déjà! Allez vite allumer le salon.

WILLIAM, entrant.

C'est inutile... Je serai très-bien ici pour attendre votre maîtresse et un ami que je dois lui présenter ce soir.

BAPTISTE, bas.

C'est le baronnet que le prince russe nous a amené l'autre semaine.

WILLIAM, à Baptiste.

Mon garçon, tu peux aller à ton service.

BAPTISTE, à part.

Je gêne milord.

WILLIAM, à Fanny.

Reste, petite.

BAPTISTE, à part.

C'est ça, il veut courtiser madame et il va gagner Fanny... En voilà une qui fait sa pelote ici. (Il sort.)

SCÈNE II

FANNY, WILLIAM.

WILLIAM, s'étendant dans un fauteuil.

Donne-moi du feu, mon enfant.

FANNY.

Voilà, milord.

WILLIAM.

Merci! Sais-tu que tu es gentille!... jolis cheveux qui frisent mal. Tiens, voilà qui est excellent pour faire une papillote.

FANNY.

Un billet de banque?

WILLIAM.

C'est très-doux! Je ne t'avais pas payé ma bienvenue ici, petite... Veux-tu m'être bien dévouée? veux-tu me promettre de ne me rien refuser de ce que je te demanderai?

FANNY.

Ah! milord...

WILLIAM.

Tu portes là deux boucles qui te vont très-bien; mais décidément tes cheveux frisent mal. Tu as de quoi faire une papillote et il t'en faut deux.

FANNY.

Encore un billet!

WILLIAM.

Je puis compter sur toi à présent?

FANNY.

Sans doute; pourtant je ne voudrais pas vous tromper. Je devine que vous avez des idées sur madame. Vous perdez votre temps. Depuis que je suis à son service, elle reçoit ce qu'il y a de mieux à Paris; mais elle n'écoute personne. Elle aime M. Armand; je comprends cela, car il est très-bien, mais elle ne veut aimer que lui.

WILLIAM.

Et tu ne comprends plus. Enfin te voilà tout à ma dévotion;

tu me diras ce que j'aurai intérêt à savoir, et, si j'ai besoin de toi...

FANNY.

Je ne serai pas ingrate, milord.

WILLIAM.

Puis je payerai toujours d'avance.

BAPTISTE, rentrant.

Monsieur, il y a là un jeune étranger qui demande sir William.

WILLIAM.

C'est l'ami que j'attendais. Faites entrer ce jeune homme. (Fanny et Baptiste sortent.)

SCÈNE III

WILLIAM, ROCAMBOLE, en tenue élégante.

WILLIAM.

Approche. (Il le regarde.) Bien ; la tenue est à peu près irréprochable. Tu as été exact.

ROCAMBOLE.

Trop exact, car mademoiselle Baccarat n'est pas encore rentrée.

WILLIAM.

Tant mieux, nous avons à causer. C'est Venture qui t'a amené?

ROCAMBOLE.

Oui.

WILLIAM.

Tu dois beaucoup à ce garçon-là.

ROCAMBOLE.

Oui; il y a six mois, il est arrivé bien à propos au moment où vous alliez me... (Il fait le geste de poignarder.)

WILLIAM.

Ma foi, sans lui... tu étais mort.

ROCAMBOLE.

Ma vie ne valait pas grand'chose sans doute... pourtant, à vingt-sept ans, il était permis de la regretter...

WILLIAM.

Oh! tu dois à ce digne Venture plus que tu ne le supposes ; tu ne sais pas encore pourquoi je t'ai laissé vivre.

ROCAMBOLE.

Vous m'aviez fait promettre de vous obéir aveuglément, de ne pas vous adresser là-bas une seule question. Mais, à présent que nous voilà revenus à Paris, à présent que vous m'avez appris tant de choses, ne m'apprendrez-vous pas ce que vous voulez faire de moi?

WILLIAM.

Si.

ROCAMBOLE.

Ah!

WILLIAM.

Assieds-toi là! prends un cigare et écoute. Oh! ça va t'intéresser.

ROCAMBOLE, allumant.

Je suis ému d'avance.

WILLIAM.

Oh! oh! tu railles déjà?

ROCAMBOLE.

Il ne faut pas m'en vouloir, j'ai toujours été un peu blagueur... Pardon! c'est encore un écho de mon passé qui résonne... Sérieusement, je vous écoute.

WILLIAM.

Tu me demandais ce que je voulais faire de toi?

ROCAMBOLE.

Oui.

WILLIAM.

Un millionnaire d'abord, puis un comte dont la noblesse remonte au temps des croisades; enfin l'époux de la fille d'un grand d'Espagne.

ROCAMBOLE.

Ah! bah!... Oh! je rêve!

WILLIAM.

Non! non! tu es bien éveillé...

ROCAMBOLE.

Alors, vous faites des prodiges comme ce diable boiteux dont vous m'avez fait lire la curieuse histoire...

WILLIAM.

J'ai été un pauvre diable, en effet, et j'ai voulu être riche; j'ai voulu l'être tout de suite. Le jeu seul pouvait me donner une fortune rapide; j'ai joué, j'ai perdu J'ai tenté de forcer le sort à m'être favorable; j'y avais réussi lorsque, dans un jour de malheur ou plutôt de maladresse, j'ai laissé tomber

une des cartes que je cachais dans mes manchettes... et devant tout un cercle, un homme me souffleta avec cette carte.

ROCAMBOLE.

Vous l'avez tué ?

WILLIAM.

Il avait le droit de refuser de se battre. Cette carte, je l'avais gardée... c'était un valet de cœur... On la retrouva, six mois plus tard, clouée par la lame d'un poignard dans la poitrine de mon adversaire... Cette carte, on la retrouvait partout où un vol, un meurtre avaient été commis; car j'étais devenu le chef redoutable d'une bande de vauriens déterminés que tout Paris désigne encore en tremblant, sous le nom de Club des valets de cœur. Mais on se lasse de tout, même de faire le mal; j'étais fatigué de cette lutte... Je voulais me retirer en Amérique, lorsque le hasard me mit sur la trace d'une merveilleuse affaire... Je t'ai raconté l'histoire de ce fils de M. de Chamery qui languit, paraît-il, misérablement dans les Indes ?

ROCAMBOLE.

Oui.

WILLIAM.

Je voulais d'abord aller chercher ce jeune homme, et lui rendre, moyennant partage, l'immense fortune qu'il ne sait pas posséder. Mais je l'ai trouvé à Paris... par hasard; j'ai même failli le tuer au moment où il se volait lui-même.

ROCAMBOLE.

Je ne comprends plus.

WILLIAM.

Tu vas comprendre .. Il me plaît de ne pas aller aux Indes et de faire de Joseph Fippart, qui est à moi, tout à moi .. le fils du comte de Chamery. Quand tu seras entré en possession de ton titre et de ton immense héritage, quand tu seras le gendre du duc de Sallandrera et grand d'Espagne, nous ferons nos comptes.

ROCAMBOLE.

Moi ! noble, riche, grand d'Espagne !

WILLIAM.

Oui ! mais tu n'en seras pas moins Rocambole, quand je le voudrai. Te souviens-tu de ce vieux conte arabe que je t'ai fait lire là-bas? Pour rappeler éternellement à un pauvre garçon passé comme toi d'un lit de fange dans un lit d'or, pour lui rappeler, dis-je, qu'il n'était rien que ce que l'avait fait son protecteur, celui-ci planta un clou dans la plus

somptueuse salle de son palais, avec défense de faire disparaître ce clou; tu te souviens de cela?

ROCAMBOLE.

Oui!... mais est-ce qu'Abou-Hamed, devenu riche, n'arracha pas ce clou?

WILLIAM.

Si; mais il s'y déchira la main, et, le soir même, il était mort, car le clou était empoisonné... Prends donc un cigare, tu as laissé éteindre le tien!

ROCAMBOLE.

C'est vrai!... (A part.) Ah! voilà un homme fort et qui sera très-gênant!

WILLIAM.

Nous disons que tu arrives des Indes, où je suis allé te chercher, muni du testament de M. de Chamery, ton noble père, et d'autres pièces qui prouvent ta noble origine... Ce soir, tu fais ton entrée dans le demi-monde: à ton âge et avec ta fortune, c'est par celui-là qu'on commence, et, dans quelques jours, je te présenterai à M. le duc de Sallendrera, qui t'attend pour te donner sa fille.

ROCAMBOLE.

Quoi que vous me demandiez, monsieur, je ne payerai jamais assez...

WILLIAM.

Si! si! tu payeras, et très-bien. (Bruit de grelots.) Ce bruit nous annonce le retour de la reine de céans... A propos... on va jouer ici... Venture a-t-il pensé à garnir ton portefeuille?

ROCAMBOLE.

Oui!... j'ai là... quinze cents francs, je crois.

WILLIAM.

Venture est un sot... C'est quinze mille francs qu'il te fallait. Veux-tu avoir une idée des parties qu'on engage ici? Le prince Artoff, qui m'a présenté, jouait un soir au baccarat, il y a de cela trois ans, je crois, avec la maîtresse de la maison; il lui proposa d'établir ainsi les enjeux: un voyage en Italie contre cent mille francs... Si la petite dame perdait, elle s'engageait à suivre le prince, à lui être fidèle pendant trois mois. Si le prince perdait au contraire, la petite dame avait les cent mille francs. Le prince perdit, demanda sa revanche, perdit encore. Bref, la petite dame gagna cette nuit-là six cent mille francs et son surnom de Baccarat; mais elle fut bonne joueuse et accorda gracieusement le voyage d'Italie, qu'elle ne devait pas... Tu vois, mon cher, que tes

quinze cents francs feraient assez piteuse mine ici. Ton coupé est là, voici ma clef, cours à l'hôtel et prends dans mon secrétaire quinze ou vingt mille francs.

ROCAMBOLE, à part.

Je verrai s'il y a autre chose dans ce secrétaire...

WILLIAM.

Reviens vite.

SCÈNE IV

WILLIAM, BACCARAT, FANNY.

BACCARAT.

Fanny, débarrasse-moi. (Elle quitte son chapeau, qu'elle donne à Fanny.) Mille pardons, monsieur, de n'avoir pas été chez moi pour vous recevoir... Oh! l'ennuyeuse chose que les courses! j'ai cru qu'elles ne finiraient pas.

WILLIAM.

Vous avez parié ?

BACCARAT.

Je crois que oui.

WILLIAM.

Vous avez gagné ?

BACCARAT.

Je ne sais plus!... Avez-vous vu Armand? viendra-t-il ce soir?

WILLIAM.

Je l'ai vu et il viendra.

FANNY, rentrant.

Madame, Messieurs de Château Mailly, et Van Hope, Monsieur le prince Artoff viennent d'entrer au salon.

BACCARAT.

Déjà!

WILLIAM.

Pauvre Artoff! il est donc tout à fait sacrifié? vous n'avez pas gardé le moindre souvenir du passé?

BACCARAT, froidement.

Le passé est mort, monsieur.

WILLIAM.

Je vois que j'ai une maladresse à me faire pardonner ; je vais trouver ces messieurs, je leur dirai que vous êtes à votre toilette. Ainsi, vous pourrez recevoir seule ici celui que vous attendez.

BACCARAT, souriant.

C'est cela.

WILLIAM.

Vous ne m'en voulez plus?

BACCARAT, lui tendant la main.

Non, je vous remercie. (William lui baise la main et sort à droite.)

BACCARAT.

Vite... vite, Fanny, rajuste un peu ma coiffure... Je n'ai pas les traits trop fatigués... je ne suis pas trop laide... hein?

FANNY, la coiffant.

Madame est charmante.

BACCARAT.

Oh! je voudrais être belle pour lui. Il va venir, Fanny... il y a un siècle que je ne l'ai vu.

FANNY.

Une semaine tout au plus.

BACCARAT.

Toute une semaine sans venir... ne fût-ce qu'une heure... Oh! je vais bien le gronder .. Non... je lui ferais peur... et il ne reviendrait peut-être plus.

LE VALET, annonçant.

Monsieur Armand.

BACCARAT.

Lui!... c'est lui!... Qu'on ne laisse entrer personne ici. (Fanny sort.)

SCÈNE V

BACCARAT, ARMAND.

BACCARAT.

Vous voilà donc, monsieur! Il faut aller jusqu'à Belleville pour vous chercher, et encore ne vous trouve-t-on pas chez vous. Où étiez-vous, monsieur ?

ARMAND.

Je donnais mes leçons.

BACCARAT.

Des leçons! et à qui? Ah! je vous préviens que je suis jalouse de vos élèves, jalouse de vos modèles.

ARMAND.

Baccarat !

BACCARAT.

Allons! allons! c'est fini. Vous n'aurez pas de scène d'Hermione ce soir... Non! je suis si heureuse de te revoir! Qu'as-tu donc? Ta main est brûlante... et je te trouve bien pâle, mon ami... Tu travailles trop.

ARMAND.

J'avais un tableau à livrer à Durand-Ruel.

BACCARAT.

Encore un chef-d'œuvre... Oui, monsieur, un chef-d'œuvre qu'on vous aura mal payé, comme toujours. Je veux que vous ne vendiez plus vos tableaux qu'à moi.

ARMAND.

Vous savez, ma chère, que je ne puis rien vous vendre.

BACCARAT.

Oui, j'oublie qu'avec toi seul je n'ai pas le droit d'être riche. Oh! tiens, cette fortune, c'est elle qui nous sépare. Si je maudis parfois tes scrupules.. oh! je les respecte, va! mon cœur peut encore comprendre toutes les délicatesses du tien... O mon Armand! si je t'avais connu plustôt!... Vois-tu ce passé, cet abominable passé, je voudrais pouvoir l'effacer au prix de tout ce que je possède. O mon Armand! si tu m'aimais comme je t'aime, nous pourrions être heureux encore, oui, bien heureux. Dis un mot, et il n'y aura plus entre nous un souvenir, une trace du passé... je vendrai tout ce que j'ai... oui, tout ce qui ne me vient pas de toi... et cette fortune, car c'est une fortune, je la donnerai tout entière aux pauvres! Armand, comme la prière, comme le repentir... la charité purifie! Alors, je redeviendrai ce que j'étais, une bonne ouvrière; nous irons loin, bien loin, pour que pas un écho de Paris ne puisse arriver jusqu'à toi... Alors, plus rien... rien que le travail et l'amour!

ARMAND.

Pauvre Baccarat!

BACCARAT.

Pourquoi pleures-tu en m'écoutant?

ARMAND.

Oh! tu m'aimes bien, toi, et je viens...

WILLIAM, entrant.

Pardon! c'est moi... Je vous annonce qu'il y a émeute au salon, et j'ai promis de vous ramener.

BACCARAT.

Ah! j'ai du monde, c'est vrai!... Allez dire à tous ces indifférents que je suis malade, mourante, morte si vous voulez! (A Armand.) Je ne veux plus vivre que pour toi.

WILLIAM.

Ce n'est pas sérieusement que vous me donnez cette commission-là!

ARMAND.

Sans doute! Baccarat se doit à ses hôtes, et, moi, j'ai quelques mots à dire à sir William... à propos du tableau qu'il m'a commandé.

WILLIAM.

Je suis à vos ordres.

BACCARAT.

Ne me le gardez pas longtemps et surtout ne revenez pas sans lui.

ARMAND, lui tendant la main.

Adieu, Baccarat.

BACCARAT.

A tout à l'heure (bas), et pour ne plus nous quitter, si tu le veux! (Elle sort.)

SCÈNE VI

WILLIAM, ARMAND.

WILLIAM.

Nous voilà seuls, mon jeune ami, et je gage que ce n'est pas de peinture que vous avez à me parler.

ARMAND.

Monsieur, je voulais vous prier de remettre à Baccarat ce billet que je viens d'écrire.

WILLIAM.

Ce billet contient donc quelque chose de bien grave?

ARMAND.

C'est un éternel adieu; j'étais venu ici...

WILLIAM.

Pour rompre avec Baccarat, que vous n'aimez plus, et le courage vous a manqué.

ARMAND.

Oui!

WILLIAM.

Ce que vous n'avez pas osé lui dire, vous le lui écrivez.

ARMAND.

Je lui annonce mon départ de Paris.

WILLIAM.

Mensonge bien usé et qui ne la trompera pas.

ARMAND.

C'est la vérité... Je pars demain pour Marseille.

WILLIAM.

Pour fuir Baccarat, vous ne retournez pas aux Indes, je suppose?

ARMAND.

Non! depuis votre visite à Belleville, un grand événement est survenu.

WILLIAM.

Ah!

ARMAND.

Quand on a longtemps souffert, quand tout à coup un bonheur inespéré arrive, on a besoin de conter ce bonheur à quelqu'un; puis vous m'avez témoigné tant d'intérêt... Je vais à Marseille trouver une personne qui doit enfin me faire connaître ma famille.

WILLIAM.

Hein?...

ARMAND.

Nom illustre, fortune princière, voilà ce que cette personne doit me rendre, si je lui fournis la preuve qu'elle sait être au pouvoir de l'héritier de ce nom, de cette fortune.

WILLIAM.

Mais vous n'aviez, me disiez-vous, aucune preuve, aucun indice.

ARMAND.

La bonne femme qui m'a élevé avait reçu de ma mère, lorsque j'en fus violemment séparé, un médaillon.

WILLIAM.

Et ce médaillon?

ARMAND.

Renfermait un portrait de ma mère, et cette preuve, la seule que je possède, cette preuve est celle que me demand le major Gordon, qui arrive des Indes, et qui m'attend l'hôtel des *Ambassadeurs*.

WILLIAM, à part.

Le major Gordon, hôtel des *Ambassadeurs.* (Haut.) Ce major Gordon vous connaît donc ?

ARMAND.

De nom seulement. Il habitait avec son frère, le docteur Gordon, la même province que moi.

WILLIAM.

Mais pourquoi voulez-vous rompre avec cette chère Baccarat ?

ARMAND.

Parce que je ne puis pas la tromper plus longtemps... parce que j'aime une autre femme, une femme dont je désespérais d'être jamais digne. Il faut être bien noble et bien riche pour prétendre à la main de mademoiselle de Sallendrera.

WILLIAM.

C'est mademoiselle de Sallendrera que vous aimez ?

ARMAND.

Sir William, voici ma lettre pour Baccarat.

WILLIAM.

Je la lui remettrai tout à l'heure.

ARMAND.

Merci ; à mon retour de Marseille, ma première visite sera pour vous.

WILLIAM.

Vous quittez Paris ?

ARMAND.

Demain matin, à six heures. Adieu et merci !

SCÈNE VII

WILLIAM, ROCAMBOLE, qui soulève doucement une portière.

ROCAMBOLE.

Dites donc, ça va mal...

WILLIAM.

Tu étais là, tu as tout entendu ?

ROCAMBOLE.

J'arrivais... j'allais entrer au salon, mais, en traversant la bibliothèque qui n'est séparée de cette pièce que par une portière... j'ai reconnu votre voix... et, comme ce qui se disait ici m'intéressait fort, je ne suis pas allé plus loin.

WILLIAM.

Eh ! eh ! voilà ta noblesse et tes millions un peu compromis.

ROCAMBOLE.

Oui ! ça se complique...

WILLIAM.

Et tu crois tout perdu, n'est-ce pas ?

ROCAMBOLE.

Non !

WILLIAM.

Selon toi, que faut-il faire pour se tirer de là ?

ROCAMBOLE.

Un coup hardi et un voyage : se défaire ici de M. Armand, et aller à sa place à Marseille, montrer au major Gordon le portrait qu'on aura pris.

WILLIAM.

Hum ! pas mal ! Mais comment se défaire de cet homme qui peut tout te prendre, jusqu'à ta fiancée?

ROCAMBOLE.

Mademoiselle Baccarat aime M. Armand ; vous allez vous servir d'elle pour tendre un piége au jeune homme.

WILLIAM.

Bien, cela.

ROCAMBOLE.

Savez-vous où l'attirer?

WILLIAM.

Pas encore.

ROCAMBOLE.

Je le sais, moi.

WILLIAM.

Bravo !

ROCAMBOLE.

Je connais à Bougival une auberge écartée de toute habitation et qu'on appelle l'auberge *Rouge*... Une porte de derrière ouvre sur le chemin de hallage... un petit bateau y est toujours à la disposition des habitués qui ont quelque raison pour aller chercher, la nuit, un refuge dans l'île de Croissy... Attirez là M. Armand.

WILLIAM.

Dans un cabaret, ce serait impossible ; mais... je me souviens... oui, c'est bien à l'île de Croissy qu'ont commencé les amours d'Armand et de Baccarat. Le piége peut être

tendu dans l'île de Croissy... Armand y viendra. Il faut qu'il croie y trouver Baccarat, Baccarat décidée à se tuer.

ROCAMBOLE.

Si vous attirez cette femme à Croissy, elle nous gênera.

WILLIAM.

Laisse-moi faire. Prends ma voiture, cours à Bougival, dispose tout et attends moi.

ROCAMBOLE.

A tout à l'heure, sir William.

WILLIAM.

A tout à l'heure, mon cher comte.

ROCAMBOLE, à part.

Tu m'as fait comte, mon bon; mais, fusses-tu le diable en personne, tu ne me referas pas Rocambole. (Il sort à gauche, Fanny entre à droite.)

FANNY, à William.

Le thé est servi.

WILLIAM.

Tu arrives bien, toi!... Écoute, le moment est venu de me prouver ta reconnaissance. Quand je quitterai ta maîtresse, tu me suivras jusqu'au petit jardin d'hiver. Apporte avec toi le burnous de Baccarat.

FANNY.

Pourquoi?

WILLIAM.

Tu le sauras... Dis au cocher qui vient d'amener Baccarat de ne pas dételer. Nous aurons besoin de sa voiture.

FANNY.

J'ai promis de ne rien vous refuser.

WILLIAM, à part.

Allons! j'ai bien placé mon argent. (Baccarat arrive par la droite.)

SCÈNE VIII

WILLIAM, BACCARAT.

BACCARAT.

Seul! vous êtes seul!...

WILLIAM.

Vous m'aviez donné à garder ce cher M. Armand, c'est vrai; mais il a forcé la consigne... il est parti...

BACCARAT.

Parti... sans me dire adieu ?

WILLIAM.

En me laissant pour vous ce billet.

BACCARAT.

Armand m'écrire, à moi... quand il me savait là ?... C'est étrange !... Allons, donnez-moi cette lettre.

WILLIAM.

Votre main tremble.

BACCARAT.

Donnez donc ! (Elle lit.) Il part... Oh ! vous devez savoir pourquoi il part... Vous vous taisez... Il aime une autre femme, n'est-ce pas ?

WILLIAM.

Il va se marier.

BACCARAT.

Se marier !... lui... Armand... qui tout à l'heure pleurait à mes genoux ? Non, c'est impossible !

WILLIAM.

Cela est.

BACCARAT.

Ah ! j'empêcherai ce mariage à tout prix.

WILLIAM.

Je vais bien vous étonner... J'ai peut-être intérêt à me faire votre allié.

BACCARAT.

Vous ?

WILLIAM.

Supposez, si vous le voulez, que je sois le rival de M. Armand.

BACCARAT.

Jaloux ! vous êtes jaloux ?... Nous allons nous entendre, alors.

WILLIAM.

Je l'espère... M. Armand doit quitter Paris cette nuit même... et son voyage a pour unique but d'assurer son union.

BACCARAT.

Il aime une autre femme, et c'est pour la rejoindre qu'il me quitte ? Mais il n'a donc pas compris qu'il allait me rendre folle ! (Elle veut sortir.)

WILLIAM.

Où allez-vous?

BACCARAT.

Chez lui!

WILLIAM.

Vous ne l'y trouverez plus.

BACCARAT.

Je ne veux pas qu'il parte, et, si je le revois, il ne partira pas.

WILLIAM.

J'en suis sûr; mais, pour que vous puissiez vous trouver en présence l'un de l'autre, il faut faire ce que je vous conseillerai.

BACCARAT.

Oh! je ferai tout! entendez-vous bien... tout! pour revoir Armand.

WILLIAM.

Très-bien! Écrivez alors ce que je vais vous dicter.

BACCARAT, *se plaçant pour écrire.*

Je suis prête, dites vite.

WILLIAM, *dictant.*

« Je sais que vous me trompez... Je ne survivrai pas à votre abandon... C'est dans l'île de Croissy que je vous ai vu pour la première fois... c'est là que pour la première fois vous m'avez dit que vous m'aimiez... »

BACCARAT.

C'est vrai!

WILLIAM, *continuant.*

« C'est là que je veux mourir... Demain, on trouvera sur la berge le cadavre de celle que vous appeliez votre Baccarat. »

BACCARAT.

Ce que j'écris là, je le ferai...

WILLIAM.

Oui... Si Armand ne vient pas à l'île de Croissy... mais il y viendra... Dans deux heures seulement, cette lettre pourra être remise à Armand; d'ici là, je viendrai vous prendre pour vous conduire à Bougival, et, si votre infidèle accourt vous retrouver à l'île de Croissy, à ce berceau de vos amours, eh bien, il n'ira pas plus loin.

BACCARAT, *qui a écrit fiévreusement.*

Tenez, voici la lettre.

WILLIAM.

Bien... Je serai ici dans deux heures, pas avant; soyez patiente et calme. (A part.) Dans deux heures, tout doit être fini. (Il sort.)

SCÈNE IX

BACCARAT, puis UN VALET.

BACCARAT.

Calme! il me dit d'être calme quand la fièvre me brûle... quand ma tête se perd... Oh! si Armand résiste à mes prières, à mes larmes, sous ses yeux, dans ses bras, je me tuerai !... oui ! je me tuerai ! Oh ! mon Dieu ! et tout ce monde qui est encore là. (Sonnant.) Fanny, va dire que je ne puis reparaitre au salon, que je suis souffrante, malade... Se marier... lui ! Armand... qui n'a ni famille ni fortune... Elle l'aime donc bien, cette femme! Mais quelle est-elle? Oh! je veux la connaitre! je lui disputerai Armand! Armand, c'est mon bien, c'est ma vie. (Sonnant encore.) Mais que fait donc Fanny?

LE VALET, entrant.

Comment! madame, vous êtes ici ?

BACCARAT.

Que voulez-vous dire ?

LE VALET.

J'aurais parié que je venais de voir sortir madame, dans son coupé avec un étranger. Oui! oh ! c'était bien le burnous de madame.

BACCARAT.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE VALET, comme se souvenant.

Ah! madame, M. le prince Artoff vient de partir; il a écrit ces quelques mots au crayon et il m'a dit : « Pour ta maitresse... vite. »

BACCARAT.

Peu m'importe ce que peut m'écrire Artoff... Montez à la chambre de Fanny... Qu'on me cherche cette fille... qu'on l'amène. (Le valet sort.)

SCÈNE X

BACCARAT, seule.

Artoff! je croyais qu'il avait renoncé à me rappeler les odieux souvenirs du passé. (Lisant.) « Un hasard, une ren-

contre au cabaret a fait découvrir à un de mes gens tout à l'heure qu'un guet-apens est tendu à M. Armand, cette nuit, à Bougival... S'il va au rendez vous donné, il est mort... Sauvez-le donc, puisque vous ne pouvez pas vivre sans lui.

ARTOFF. » Mon Dieu ! ce guet-apens, c'est moi qui l'aurai préparé, et c'est moi... moi qui tuerai Armand... Oh ! non! non !

LE VALET, rentre.

Madame !... Fanny n'est pas chez elle.

BACCARAT.

Plus de doute ! elle était dans le complot ! Oh ! l'infâme !... il faut que je parte pour Bougival à l'instant ; qu'on prépare ma voiture ! (Elle se couvre d'une mante, elle prend son petit poignard.) Oh ! je sauverai Armand, ou je me tuerai si j'arrive trop tard.

TROISIÈME TABLEAU

L'île de Croissy. — A droite, s'avançant jusqu'aux deux tiers du théâtre, l'auberge *Rouge*. Dans l'intérieur, praticable, une chambre meublée misérablement. Un placard fait face au public. Une fenêtre. — Au fond du théâtre, l'eau en perspective. — L'autre bord de la Seine garni de maisons joyeusement ornées d'oriflammes. Tout indique une fête.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, MADAME FIPPART, ALPHONSE, TULIPE, CERISE.

JEAN.

Eh bien, mamselle Cerise ! qu'est-ce que vous dites de Bougival ?

CERISE.

Je dis que c'est ravissant ; des arbres, des fleurs, qu'est-ce qu'il y a de plus joli que cela ?

ALPHONSE, à Tulipe.

Et ma charmante propriétaire s'amuse-t-elle?

TULIPE.

Je m'amuse toujours à la campagne d'abord, et, si madame Fippart n'était pas si triste...

MADAME FIPPART.

Je ne voulais pas venir... vous avez insisté... et, vous le voyez, ma tristesse gâte votre joie.

JEAN.

Eh bien, quoi ! il reviendra, votre chenapan de fils ! Voyons, nous allons prendre quelque chose là.

TULIPE.

Ici?... Oh ! ma foi, non ; c'est trop vilain !

JEAN.

Le cabaret ne paye pas de mine, c'est vrai ; mais il y en a d'autres !

TULIPE.

Nous nous rafraichirons au restaurant où nous avons diné. (On entend dans le lointain une musique de canotiers.)

JEAN.

Ah ! voilà des canotiers qui viennent par ici.

ALPHONSE.

Avec une équipe d'harmonie.

TULIPE.

C'est leur fête, aux canotiers... Cerise, vois donc !... c'est Agathe, Julie, nos camarades d'atelier, avec leurs frères ou leurs cousins... Quelle chance !... Par ici... par ici...

JEAN.

Ohé ! du canot ! ohé !

CRIS, en dehors.

Ohé ! ohé !

JEAN.

Par ici ! par ici ! il y a de amis !

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE AVALANCHE DE CANOTIERS et DE CANOTIÈRES.

Plusieurs barques arrivent et il en descend des canotiers, musique en tête. La musique se place au fond. Tulipe et Cerise ont serré la main à plusieurs canotières. — Alphonse a dit bonjour de son côté à quelques hommes.

JEAN.

Messieurs les canotiers et mesdames les canotières! je suis content de vous! vous nagez très-gentiment! et à seule fin de vous prouver mon contentement, j'ai l'honneur de vous proposer une ronde composée par un imprimeur du *Tintamarre*, et elle fait du bruit celle-là... au refrain, on casse tout.

TOUS.

Bravo!

JEAN.

C'est dit? Alors, j'attaque... mais, au refrain, il faut que chacun casse quelque chose.

TOUS.

Mais nous n'avons rien!

JEAN.

Ah! c'est vrai! Eh bien, cassez-vous la voix et chantez fort!

RONDE.

AIR NOUVEAU de M. Alexis Artus.

I

Il était trois canotières
Et trois canotiers bien mis,
Qui quittèr'nt un jour Asnières
Pour aller voir du pays!
Un ancien de l'équipage
Embarquait leurs provisions.
Ça s' composait de fromage,
Trois prun's et dix cornichons.
Cric! crac!

CHŒUR.

Cric, crac! tintamarre!
Ohé! du canot!
Tenez bien la barre
Et voguez sur l'eau.

II

Sans événement tragique
On voyag, deux mois entiers;
Mais v'la qu'on parl' politique
Et ça brouill' les canotiers.
On s' flanque les plats au visage,
Sur les dam's on tape aussi;
Ce qui prouv' que les voyages
N' form'nt pas autant qu'on le dit,

REPRISE DU CHŒUR.

III

Le plus triste de l'histoire,
C'est qu'on s' perd sur l' littoral.
Plus rien à manger, à boire,
Pas l' moindre bouillon Duval.
Un' des dam's de l'équipage
Fut mangée pour le dîner:
Elle avait tant d' maquillage,
Qu' tout l' monde fut empoisonné !

(On danse sur le refrain. La nuit vient.)

TOUS.

Bravo! bravo!

ALPHONSE.

Je crois qu'il est temps de gagner notre souper.

JEAN.

En route! et, pendant le chemin, reprise de la musique... ça fera plaisir aux poissons.

TOUS.

Aux barques! (Tout le monde s'embarque ; on s'éloigne en reprenant le refrain de la ronde.)

SCÈNE III

ROCAMBOLE, qui paraît dans l'intérieur de l'auberge. Il est vêtu d'un costume de marinier.

La! tout est prêt... et me voilà seul et chez moi... Celui à qui appartient cette cassine est allé voir, pour cent sous, ce qui se passe aux Batignolles... il ne reviendra que demain matin. (Tirant sa montre.) Dans dix minutes, ceux que j'attends doivent arriver; ils peuvent venir, j'ai bien mis à profit l'heure que j'ai passée dans le bateau du père Mathurin... Je crois que j'ai eu une idée assez ingénieuse... Sir William ne s'attend pas à la petite surprise que je lui ai ménagée. . Oh! je vous ai bien compris, cher ami! vous vouliez vous servir de moi pour tirer les marrons du feu... puis vous m'auriez supprimé; mais on ne roule pas Rocambole... Il y avait autre chose que de l'argent dans le secrétaire. Pour arriver au but à présent, je sais ma route, et une fortune ne se partage pas. Venture sera aussi de la partie; sir William doit l'amener avec cet Armand... Il m'ordonnera de les passer tous trois dans l'île; je connais la rivière comme les goujons qui y sont nés... et je suis sûr de mon fait. (Bruit de voiture. Rocambole regarde à la fenêtre.) Voilà mes trois passagers, je crois... Non! c'est sir William qui descend du coupé; mais c'est une femme qu'il amène avec lui. Baccarat, sans doute.

SCÈNE IV

ROCAMBOLE, WILLIAM, FANNY.

FANNY, avec le burnous de sa maîtresse. Elle regarde autour d'elle.

Oh! la vilaine auberge! j'ai peur ici!

ROCAMBOLE, bas, à William.

Je suis là!

FANNY.

Pourquoi m'y amenez-vous?

WILLIAM.

Pour presque rien, ma chère : une promenade en bateau au clair de lune... Il s'agit d'attirer M. Armand dans l'île ; pour cela, il faut qu'il croie y suivre Baccarat... Voilà pourquoi je t'ai amenée ici, et fait prendre ce costume.

FANNY.

Tout cela pour gagner un pari!

WILLIAM.

Oui, un pari que tu me feras gagner et dont l'enjeu sera pour toi.

FANNY.

Allons, on ne peut pas vous résister!

WILLIAM, bas, à Rocambole.

Tiens-toi prêt à passer cette fille aussitôt que, de la route où je vais me poster, je t'annoncerai l'arrivée d'Armand, que Venture amène ici...

ROCAMBOLE.

Venture s'embarquera aussi?

WILLIAM.

Sans doute!

ROCAMBOLE, à part.

Très-bien!

WILLIAM.

Toi, petite, repose toi... et compte un peu ce qu'il y a dans cette bourse; je paye en or, cette fois. (A Rocambole.) Ton bateau est là... voyons-le d'abord. (Il sort du côté de la rivière.)

ROCAMBOLE, à part, le suivant.

Pas de risque... il ne verra rien : j'ai bien caché la soupape avec les filets de Mathurin. (Il sort.)

SCENE V

FANNY, puis BACCARAT.

FANNY, vidant la bourse sur la table.

Oh! les beaux louis d'or!... ils sont tout neufs, et il y en a beaucoup!... (Elle compte les pièces d'or. — Au même moment, la porte donnant sur la rue s'ouvre. Une femme haletante, les vêtements en désordre, entre dans la salle. C'est Baccarat.)

BACCARAT.

C'était bien mon coupé qui s'est arrêté là... Ils doivent être dans cette maison!... (Allant à Fanny, qui ne l'avait pas entendue.) C'est bien Fanny qui est là! (Fanny se lève avec effroi, et veut crier; mais Baccarat a brusquement fermé aux verrous les deux portes de la route et de la rivière. D'un bond, elle se jette sur Fanny, la renverse et fait briller à deux doigts de sa gorge la lame d'un petit poignard.) Il ne faut pas crier, il ne faut pas bouger... Un mot, un mouvement, je te tue.

FANNY.

Grâce, grâce, ma chère maîtresse!

BACCARAT.

Il n'y a pas de maîtresse ici, il n'y a que la fille du peuple, qui va tuer la drôlesse qui l'a vendue, si elle ne lui dit pas tout ce qu'elle sait du piège infâme tendu à l'homme qu'elle aime, et qu'à tout prix elle sauvera.

FANNY.

Je ne sais rien!

BACCARAT.

Tu veux donc mourir?

FANNY.

On m'a donné de l'argent pour prendre votre burnous et faire croire à Pierre le cocher que c'était vous qu'il conduisait à Bougival... L'Anglais est monté avec moi dans le coupé et...

BACCARAT.

Et cet Anglais, où est-il?

FANNY.

Sur la route, où il attend M. Armand.

BACCARAT.

Pour le tuer, n'est-ce pas?

FANNY.

Mais non, madame, il s'agit d'un pari. L'Anglais m'a emmenée, espérant que, dans l'obscurité et à l'aide de ce

burnous, M. Armand me prendrait pour vous. Il y a là un bateau tout prêt; quand on verra venir la voiture de M. Armand, on m'appellera, je monterai dans le bateau... M. Armand, qui croit courir après vous, vous voyant traverser la rivière, viendra vous retrouver à l'île de Croissy, et le pari sera gagné.

BACCARAT.

Allons, relève-toi! on te trompe aussi, pauvre sotte: c'est pour l'assassiner qu'on attire ici M. Armand.

FANNY.

Miséricorde! et qu'allez-vous faire?

BACCARAT.

Prendre la place à mon tour. Allons! vite mon burnous!

FANNY.

Le voilà! Oh! vous me pardonnerez?

BACCARAT.

Oui, si je sauve Armand; mais, en demandant grâce, tu songes à me trahir, peut-être?

FANNY.

Moi? Oh! (On frappe à la porte du côté de la route.)

WILLIAM.

Voici notre homme, attention! (Au même instant, on frappe à la porte du côté de la rivière.)

ROCAMBOLE.

Le bateau est prêt, venez vite!

BACCARAT.

Il ne faut pas qu'on voie ici cette fille... Ah! cette porte... (Elle court au placard, qu'elle ouvre.) Ah!... là!... cache-toi là... je le veux. (Elle fait entrer Fanny dans le placard, puis elle éteint la lumière et va ouvrir à Rocambole.)

ROCAMBOLE.

Allons! allons! embarquons, et plus vivement que ça. (Baccarat suit Rocambole. — Le théâtre change.)

QUATRIÈME TABLEAU

A droite du théâtre, et élevée d'au moins quatre mètres, la berge de Chatou, garnie d'arbres et de saules. — A un tiers de la scène, en bas, et dans toute l'autre partie, l'eau et les tourbillons de Croissy. — Au fond, le pont de Chatou, et quelques maisons éclairées.

SCÈNE PREMIÈRE

BACCARAT, sur la berge.

J'ai été amenée ici par le passeur, avec ordre de gagner rapidement Chatou, aussitôt qu'Armand se dirigerait par ici. (Regardant.) Je vois toujours la barque amarrée à l'autre bord. Armand est sur la berge... Ah! il m'a vue!... il s'embarque, et deux hommes avec lui... Quels sont ces deux hommes?... Ils prennent les rames et le passeur se met à la barre... Pourquoi se laissent-ils entraîner par le courant? Ah! Armand se lève et leur ordonne de venir droit à l'île... Les deux rameurs se lèvent à leur tour... Le passeur s'élance sur Armand... Ah! un couteau... c'est un couteau que j'ai vu briller... Armand se débat... il lutte!... ils vont l'assassiner! (Jetant un cri terrible.) Ah! ils l'ont tué!... ils l'ont tué! (Elle tombe évanouie derrière un saule. A ce moment, la barque entre en scène, contenant Rocambole, Venture et sir William.)

SCÈNE II

ROCAMBOLE, WILLIAM, VENTURE.

WILLIAM.

Tout a réussi... Tu es sûr que le tourbillon garde bien ce qu'on lui confie?

ROCAMBOLE.

J'en suis sûr.

WILLIAM.

Tu es blessé?

ROCAMBOLE.

Dans la lutte avec Armand, je me suis déchiré la main... Ce n'est rien!

WILLIAM.

Il ne nous reste plus qu'à regagner Paris, et à nous mettre en route pour Marseille. Tu as le portrait?

ROCAMBOLE.

Oui! mais, toute réflexion faite, je crois que j'irai sans vous à Marseille.

VENTURE, qui est au gouvernail.

Hein?

WILLIAM.

Misérable! tu oserais!

ROCAMBOLE.

J'oserai! (Il a tiré un pistolet de sa blouse et le décharge sur William. William porte la main à sa figure, où le coup a porté et reste sur le banc où il est renversé.

VENTURE.

Ah! la barque chavire!

ROCAMBOLE.

C'est la soupape qui joue, mon vieux; nous allons prendre tous les deux un bain.

VENTURE.

Au secours! au sec...!

ROCAMBOLE lui met la main sur la bouche. Ils disparaissent; puis on voit un homme nager : c'est Rocambole, qui gagne la berge et s'y cramponne, ruisselant d'eau.

Allons! Venture reste au fond! c'est fini! je suis le seul Chamery et n'aurai à partager avec personne... Les comptes seront plustôt faits! Ah! diable! et cette femme que j'oubliais; si par hasard cette Fanny était restée sur la rive et qu'elle eût vu quelque chose! (Tirant un couteau, et gravissant la berge à l'aide de ses mains.) Oh! oh! je n'aime pas les curieuses, moi... En chasse, Rocambole!... en chasse! (Il monte. Le rideau baisse, au moment où l'on entend au loin le chant des canotiers.)

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

A l'hôtel Sallendrera. — Un petit salon donnant sur le salon de réception de l'hôtel. — Portières au fond. — Portes latérales et au fond; ameublement riche.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, UN VALET.

LE VALET.

J'ai fait ce que vous m'avez demandé: on vous a annoncé à mademoiselle Carmen: mais, je vous le répète, il y a réunion ce soir à l'hôtel Sallendrera, et mademoiselle Carmen ne vous recevra pas.

JEAN.

Je vous rerépète que mademoiselle aura le plus grand plaisir à me voir et surtout à m'entendre.

LE VALET.

Vous?

JEAN.

Moi !... Je n'ai pas de chance d'ordinaire, à preuve que mon mariage a manqué; pourtant un des garçons frotteurs de l'hôtel est tombé malade heureusement, pas pour lui, mais pour moi qu'il a envoyé à sa place... En frottant l'atelier de peinture de mademoiselle, j'ai retrouvé une figure de ma connaissance intime.

LE VALET.

Ici ! une connaissance intime à vous?

JEAN.

Très-intime, vu que cette figure était la mienne.

LE VALET.

La vôtre?



JEAN.

Au naturel. J'avais, dans le temps, posé pour la tête d'un Indou. M. Armand m'avait trouvé quelque chose d'Inde et m'avait pris pour modèle... Pendant que je me regardais, mademoiselle est entrée; elle a été frappée de la ressemblance, elle a eu la politesse de me le dire, et je lui ai raconté comme quoi je me trouvais là en marabout. Quand elle a su que je connaissais M. Armand, qui avait été son professeur, elle s'est intéressée à moi tout de suite, et je suis sûr qu'elle me recevra très-bien. Tenez, voilà quelqu'un qui arrive. . Gageons que c'est elle..

LE VALET.

C'est, ma foi, vrai !

SCÈNE II

LES MÊMES, CARMEN.

CARMEN.

Je suis bien aise de vous voir, mon ami.

JEAN, au domestique.

Qu'est ce que je vous disais ?

CARMEN.

Laissez-nous, Tonio.

JEAN.

Oui, laissez-nous, mon garçon.

LE VALET, à part.

Qu'est-ce que mademoiselle peut donc avoir à dire à un frotteur?

JEAN.

Allez, mon garçon !... si on a besoin de vous, on vous appellera... Allez ! (Le valet sort.)

CARMEN, vivement.

M'apportez-vous des nouvelles ?

JEAN.

Oui, mademoiselle.

CARMEN.

Enfin !...

JEAN.

Depuis bientôt deux mois que M. Armand avait, un soir, quitté la petite maison de Belleville, on n'avait plus entendu parler de lui... Ça nous inquiétait tous, même que mademoiselle Tulipe, la propriétaire, commençait à craindre pour

son terme. Hier, un monsieur inconnu s'est présenté de la part de M. Armand, a enlevé ses tableaux, après avoir payé le loyer bien entendu, et la seule chose qu'il nous a dit, c'est que M. Armand avait quitté Paris et qu'il n'y reviendrait plus.

CARMEN, à part.

Parti sans me revoir, sans me dire un mot d'adieu!

JEAN.

J'ai pensé que ça pouvait intéresser mademoiselle, puisqu'elle aussi s'inquiétait de M. Armand.

CARMEN.

Je vous remercie... Je veux récompenser votre zèle.

JEAN

Oh! mademoiselle, ce n'est pas pour de l'argent que j'ai fait cette petite course-là. De Belleville au faubourg Saint-Germain, il n'y a qu'une enjambée... un peu large, et votre remerciment me paye bien de ma peine... Pourtant, mademoiselle est si bonne, que je vais me risquer à lui demander quelque chose, pas pour moi, mais pour deux autres personnes... J'ai dit à mademoiselle que j'avais dû épouser mademoiselle Cerise, la nièce de madame Fippart, et qui logeait, avec sa tante, dans la maison de M. Armand. Deux bonnes créatures allez, mademoiselle! figurez-vous qu'à force de piquer des points, elles avaient économisé une petite somme qu'a servi à payer les dettes d'un fils à madame Fippart, un mauvais sujet parti pour l'Amérique, Dieu merci! La digne femme a tout payé, ce qui fait qu'il ne lui est plus rien resté. Là-dessus, mademoiselle Cerise est tombée malade et la mère Fippart a passé les jours et les nuits à la soigner... Alors, plus de travail, et, chez le pauvre monde, plus de travail, plus d'argent.

CARMEN.

Je viendrai en aide à ces infortunées. Tenez, prenez tout de suite pour elles ces quelques pièces d'or.

JEAN.

Faites excuse, mademoiselle; ça n'est pas l'aumône que je demande pour elles; d'abord elles ne l'accepteraient pas... C'est du travail qu'il leur faut à présent: elles sont lingères et adroites comme des fées... J'ai su par monsieur votre concierge, qui m'a reçu très-poliment dans son salon, qu'il y aurait peut-être ici de l'ouvrage à leur donner, et c'est de l'ouvrage que je vous demande pour elles...

CARMEN.

Oh! certes, elles en trouveront, aujourd'hui, tout à l'heure,

il ne faut pas faire attendre celles qui souffrent... Vous m'amenerez cette bonne dame ce soir même... Elle acceptera bien une avance ?

JEAN.

Sur son travail? Oh! oui, ça, c'est différent.

CARMEN.

Vous m'avez dit que votre protégée se nommait ?...

JEAN.

Madame Fippart....

CARMEN *sonne, le valet paraît.*

Une personne qui dira s'appeler madame Fippart se présentera ce soir à l'hôtel et demandera à me parler; vous l'introduirez immédiatement et vous viendrez me prévenir de son arrivée.

LE VALET.

Oui, mademoiselle... M. le duc fait demander à mademoiselle si elle peut le recevoir ?

CARMEN.

Mon père? Mais sans doute...

JEAN.

Ah ! mademoiselle, être riche et charitable, il me semble que c'est être un peu le bon Dieu sur la terre. J'amènerai ce soir madame Fippart. Adieu ! merci ! (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III

CARMEN, *puis* LE DUC.

CARMEN, *seule un moment.*

M'étais je donc trompée ? Armand ne m'aimait-il pas ?

LE DUC, *entrant.*

Bonsoir, mon enfant!... Je ne te dérange pas ?

CARMEN.

Oh ! mon père !

LE DUC.

Carmen, je viens causer avec toi et causer sérieusement, de M. le comte de Chamery, notre cousin ; je t'ai dit déjà quel intérêt je prenais à ce jeune homme. Je lui ai ouvert ma maison, je l'ai admis dans notre intimité, et je désire qu'il soit encore plus de notre famille.

CARMEN.

Je ne vous comprends pas, mon père.

LE DUC.

Le comte de Chamery est celui que je voulais retrouver

avant de mourir; pour réparer une erreur fatale, pour réaliser une promesse solennelle faite à un mourant... Je ne puis ni ne dois, Carmen, t'en dire davantage; sache seulement que ton père a compté sur toi pour accomplir un devoir sacré, et qu'il est certain de ton obéissance.

CARMEN.

Que faut-il donc faire, mon père ?

LE DUC.

Il faut, chère enfant, consentir à être comtesse de Chamery.

CARMEN.

Épouser le comte ? Mais je ne l'aime point, mon père !

LE DUC.

Écoute-moi bien, mon enfant. S'il s'agissait de me sauver a vie en contractant cette union, hésiterais-tu ?

CARMEN.

Oh ! vous savez bien que, pour vous, je donnerais tout mon sang.

LE DUC.

Eh bien, ma chère fille, c'est plus que ma vie que tu vas racheter, c'est mon honneur de gentilhomme : j'ai donné ma parole, et celui qui l'a reçue ne peut plus m'en dégager. Entre nous, à présent, il y a le marbre d'une tombe.

CARMEN, pleurant.

Oh ! mon père, mon père, vous me demandez mon malheur !

LE DUC, avec douceur.

Ton malheur! pourquoi ? Ton cœur est libre. Le comte est jeune, riche, noble ! il t'aime et tu l'aimeras aussi, quand tu le connaîtras davantage.

CARMEN.

L'aimer, moi !

SCÈNE IV

Les Mêmes, ROCAMBOLE.

LE VALET, entrant.

M. le comte de Chamery sollicite l'honneur d'être reçu par M. le duc.

CARMEN.

Lui, déjà !...

LE DUC.

Il vient chercher ta réponse. (Au valet.) Faites entrer. (A Carmen.) Rappelle-toi, Carmen, que c'est ton fiancé qui va venir...

CARMEN.

Je me le rappellerai, mon père.

LE DUC.

Bien, mon enfant !

CARMEN, à part.

Ah ! Armand ! Armand !

ROCAMBOLE, entrant.

Monsieur le duc, mademoiselle, pardonnez-moi, de n'avoir pas su résister à mon impatience...

CARMEN.

Mon cousin, la réponse que vous attendiez de moi est celle que mon père vous a sans doute fait déjà pressentir...

LE DUC.

Mon cher comte, nous signerons ce soir votre contrat...

ROCAMBOLE.

Oh ! mademoiselle, comment vous exprimer...?

CARMEN.

Mon père seul a droit à vos remercîments, monsieur... il ordonne et j'obéis...

LE VALET, entrant.

Monsieur le duc, Monsieur Chalmin.

LE DUC.

Mon notaire... vous l'avez fait entrer dans mon cabinet ? C'est bien... Mon cher comte, permettez-moi d'arrêter sans vous les principales clauses de ce contrat.

CARMEN.

Vous attendez du monde, mon père, je dois songer à ma toilette...

LE DUC.

C'est juste, et je vais te conduire jusqu'à ton appartement... A tout à l'heure... mon ami... mon fils !

ROCAMBOLE, voulant prendre la main de Carmen.

Señora, ne me permettrez-vous pas. .?

CARMEN, retirant sa main et saluant froidement.

A tout à l'heure, monsieur...

(Elle sort avec son père.)

SCÈNE V

ROCAMBOLE, puis UN VALET.

ROCAMBOLE.

Elle est froide, la petite ! Bah ! J'animerai cette jolie statue-là : si elle reste de marbre, elle aura du moins un piédestal

d'or... d'or massif; je sais maintenant ce que c'est que la fortune des Sallendrera... Avec mes cinq millions, je ne suis qu'un mendiant à côté de ce nabab espagnol. Ah ! si ce pauvre Andréa était encore de ce monde, il verrait que l'affaire est encore plus belle qu'il ne la supposait, et, après l'expédition de Bougival, tout a été comme sur des roulettes. Je me suis présenté à Marseille à l'hôtel des *Ambassadeurs*, j'ai trouvé là le major Gordon, chargé par le feu comte de Chamery de chercher son légitime héritier... J'ai remis le fameux portrait; aussitôt, le major m'a délivré une attestation qui, jointe aux autres pièces prises par moi chez sir William, ne devait plus laisser aucun doute sur mon identité... Je suis entré en possession de mon héritage, et le duc de Sallendrera me donne ce soir sa fille ! .. Sa fille ! à moi ! Joseph Fippart, dit Rocambole, et je n'ai à compter ni à partager avec personne. Tous mes complices ont disparu... Fanny seule m'inquiétait d'abord; mais elle avait eu l'excellente idée de regagner Chatou, comme je le lui avais ordonné... La rive était déserte, et Fanny, qui n'a rien vu, ne pourrait rien dire... Allons, je ne savais pas qu'il fût si aisé d'être comte et millionnaire. (Un valet entre.) Qu'est-ce ?

LE VALET.

Monsieur le comte, il y a là un étranger qui, ne vous ayant pas rencontré à votre hôtel, vous prie de le recevoir.

ROCAMBOLE.

Cet étranger vous a dit son nom ?

LE VALET.

Il l'a écrit au crayon sur une carte de jeu qu'il a prise sur la table du petit salon, où il attend.

ROCAMBOLE.

Donnez... « Le docteur Gordon. » (A part.) Encore un Gordon ! diable ! si celui-là avait connu là-bas le véritable Chamery !

LE VALET.

Ce monsieur m'a chargé de vous faire remarquer la carte sur laquelle il a écrit son nom.

ROCAMBOLE, regardant.

Un valet de cœur !

LE VALET.

Dois-je faire entrer ?

ROCAMBOLE.

Oui... oui. (Le valet sort). Un valet de cœur... Oh ! le hasard seul a fait cela... car William et Venture sont morts, bien morts !

LE VALET, annonçant.

Le docteur Gordon!

ROCAMBOLE, à part, regardant l'étranger, dont un bandeau noir cache l'œil droit et dont la figure est couturée.

Je ne connais pas cet homme.

L'ÉTRANGER.

Je savais bien que M. le comte me recevrait.

ROCAMBOLE.

Vous allez me dire, monsieur...

L'ÉTRANGER.

Pourquoi j'ai pris la liberté de vous suivre jusqu'ici? Certainement. (Bas.) Mais quand nous serons seuls...

ROCAMBOLE, à part.

Cette voix... (Au valet.) Laissez-nous, et que personne n'entre plus.

SCÈNE VI

ROCAMBOLE, LE DOCTEUR GORDON.

ROCAMBOLE, à part, et regardant le docteur.

Je suis fou! cette voix ne peut pas être la sienne, car ce n'est pas là son visage. (Le docteur est allé s'asseoir, il pose son chapeau sur la table, se croise les jambes, et regarde en riant Rocambole.)

LE DOCTEUR, après un silence.

Bonjour, Rocambole.

ROCAMBOLE.

Vous! c'est vous!

LE DOCTEUR.

Tu ne croyais pas aux revenants, n'est-ce pas? Tu y croiras à présent. Oui, c'est bien moi, cher ami; je ne suis pas changé à mon avantage, j'en conviens; une charge de pistolet en plein visage dérange un peu l'harmonie des traits; mais, comme à toute chose, il y a un bon côté: grâce à toi je suis devenu un autre homme, et, si César Andréa, le chef des valets de cœur, sir William baronnet, avaient quelques peccadilles à se reprocher, quelques dangers à redouter, le docteur Gordon, innocent comme l'enfant qui vient de naître, peut montrer impunément à tous sa rouge et large figure. Sans cette carte qui tremble dans ta main, toi-même, tu ne m'aurais pas reconnu. Ah çà! mais te voilà tout pâle et tout défait. Tu te dis: « César Andréa ne pardonne pas! » Tu

te trompes, j'ai un faible pour toi; il faut bien passer quelque chose à la jeunesse!

ROCAMBOLE.

Tuez-moi, mais ne me raillez pas.

LE DOCTEUR.

Mets-toi là près de moi, et causons comme de bons amis que nous étions.

ROCAMBOLE.

Oh! tenez, ne jouez pas avec moi comme le tigre avec sa proie.

LE DOCTEUR.

Décidément, quand tu as peur, tu n'es qu'un sot. Rassure-toi! quel créateur a jamais voulu détruire son œuvre? Et tu es mon œuvre, à moi; tu es même mon chef-d'œuvre... Mets-toi là, te dis-je! vrai, ça me fait plaisir de te voir.. Ingrat! tu ne m'as pas encore demandé comment je m'étais tiré du petit embarras dans lequel tu m'avais laissé.

ROCAMBOLE.

Vous êtes donc invulnérable?

LE DOCTEUR.

Et insubmersible, oui, mon cher!... Après avoir tourné dans le gouffre où tu avais fait couler la barque, la force même du tourbillon m'a ramené à la surface de l'eau. J'ai été repêché par de joyeux canotiers qui, fortembarrassés de ma personne, m'ont conduit à l'hospice... Je ne tardai pas à revenir à moi... Dans la même salle, dans le lit voisin du mien, un pauvre diable délirait; vois comme on se retrouve! c'était précisement une connaissance à nous... Je te parlerai de cette étrange et heureuse rencontre tout à l'heure. Laisse-moi te dire d'abord, mon cher ami, que, lorsqu'on fouille un secrétaire, il faut savoir y trouver tout ce qu'on y a serré; tu as pris chez moi les pièces qui prouvaient l'existence du comte de Chamery; mais tu as négligé d'y chercher certains papiers qui prouvent jusqu'à la dernière évidence que tu n'est, toi, que Joseph Fippart... oh! voilà un oubli qui sent fort l'écolier, tu as encore besoin d'une leçon et je te la donnerai.

ROCAMBOLE.

Ah! nous y voilà, le tigre va montrer ses griffes.

LE DOCTEUR.

Non! ton vieil ami te tend la main. Si la vengeance est le plaisir des dieux, l'intérêt est le premier mobile des hommes. Je pourrais te perdre pour me venger, j'aime mieux te sauver pour m'enrichir...

ROCAMBOLE.

Ah! oui, oui! je commence à comprendre : livrer Rocambole à la justice serait risquer de vous compromettre; servir le comte de Chamery est, en effet, ce que vous avez de mieux à faire, et vous venez m'apprendre de quel prix je devrai payer vos services.

LE DOCTEUR.

Précisément... (Lui tendant un papier.) Signe cela de ton nom... du vrai, et je te tiens quitte du passé.

ROCAMBOLE, qui a lu.

Peste! pour vous seul les millions de Chamery?...

LE DOCTEUR.

Je te laisse toute la fortune de Sallendrera; je suis d'une générosité qui m'étonne moi-même.

ROCAMBOLE.

Vous aviez raison tout à l'heure : quand j'ai peur, je ne suis qu'un sot. Il ne fallait pas me laisser le temps de réfléchir et de me rassurer. A mon tour, je vous dis : causons. Je vous dois quelque chose, je le reconnais...

LE DOCTEUR.

C'est bien de ta part!...

ROCAMBOLE.

Mais signer cela, jamais!

LE DOCTEUR.

Tu signeras tout à l'heure!

ROCAMBOLE.

Je n'ai plus besoin de vous maintenant, et on ne paye pas si cher des services passés.

LE DOCTEUR.

Oh! je sais que tu as une manière à toi de t'acquitter, mon petit Rocambole! nous n'avons pas encore changé de rôle. Je suis toujours ton maître et je te le prouverai; tu es à ma merci comme lorsque je te tenais haletant sous mon genou. Je t'ai dit que j'avais fait une rencontre à l'hospice; sais-tu qui le hasard, ou plutôt ta bonne étoile, avait placé là sous mon regard, sous ma main?... Armand, comte de Chamery.

ROCAMBOLE.

Armand!

LE DOCTEUR.

Armand, tiré de l'eau comme moi et dans un état désespéré, avait été, comme moi, transporté à l'hospice...

ROCAMBOLE.

Armand n'est pas mort ?

LE DOCTEUR.

Du tout! tu as la main heureuse; les gens que tu assassines se portent assez bien... Il n'y a que ce pauvre Venture qui est resté là-bas (il est mort, celui-là, n'en parlons plus)... Armand, en proie à un affreux délire, ne pouvait donner aucune indication. Je compris de quelle importance était pour moi un semblable ôtage. Je déclarai me nommer le docteur Gordon; aussitôt que cela fut possible, je fis transporter Armand dans un vieil hôtel, rue Saint-Louis, siége autrefois du Club des valets de cœur. Armand, à peu près rétabli, est plein de reconnaissance pour les soins que je lui ai prodigués. Il me croit le frère du major Gordon, qui m'a confié la mission d'aider Armand à retrouver sa famille. Penses-tu que si, par mes soins, il redevient comte de Chamery, il marchandera sa reconnaissance ?... Et que pourrait, contre Armand et moi, Rocambole tout seul ?

ROCAMBOLE, à part.

Je suis pris! (Haut.) Je signerai.

LE DOCTEUR.

Oh! avant de t'engager, écoute encore: les pièces qui attestent que tu es bien le fruit légitime des amours de madame Fippart sont déposées sous enveloppe entre les mains d'un homme à moi. Si je manque un seul jour de rentrer île Saint-Louis, écoute bien ça! cet homme a l'ordre de porter ces pièces au procureur impérial. Tu vois que, si tu signes, il faudra payer, cette fois.

ROCAMBOLE.

Je paierai. (A part.) Décidément, cet homme-là est très-fort! (Haut.) Mais vous me livrerez Armand ?

LE DOCTEUR.

Je ferai plus, car ce pauvre garçon, qui ne se connaît pas lui-même, n'est pas pour toi l'ennemi le plus à craindre.

ROCAMBOLE.

Qui donc puis-je avoir à redouter, à présent ?

LE DOCTEUR.

Une femme qui était à l'île de Croissy et qui a tout vu.

ROCAMBOLE.

Fanny?...

LE DOCTEUR.

Fanny a quitté Paris, Fanny ne sait rien; ce n'était pas Fanny que tu as transportée toi-même dans l'île...

ROCAMBOLE.

Mais qui donc?

LE DOCTEUR.

C'était Baccarat, que tu n'as pas su trouver. Si tu n'as pas pu la voir, elle t'a vu, elle!

ROCAMBOLE.

Comment savez-vous cela ?

LE DOCTEUR.

J'ai remis en quête mes anciens limiers. Je sais encore que la belle Baccarat, certaine de la mort de son amant, croyant connaître son assassin, le cherche partout et ne lui fera ni grâce ni merci. C'est un ennemi redoutable, je t'en préviens.

ROCAMBOLE.

Cette fille qui oubliait si vite les vivants, oubliera bientôt un mort.

LE DOCTEUR.

Oh! tu ne la connais pas! Sais-tu ce qu'elle a fait ? Cause involontaire de la perte de ce pauvre Armand, Baccarat n'a plus que deux buts dans sa vie, l'expiation et la vengeance. Elle a rompu avec ses amis et ses habitudes; elle a vendu ses chevaux, ses voitures, son hôtel; elle a réalisé une somme importante dont elle a fait deux parts: une pour secourir les pauvres, c'est l'expiation; l'autre pour retrouver l'assassin, c'est la vengeance. Baccarat habite maintenant une petite maison isolée, rue Saint-Maur-Popincourt, un quartier perdu; elle a repris le nom de sa mère, et s'appelle madame Charmet.

ROCAMBOLE.

Madame Charmet!

LE DOCTEUR.

Enfin, le démon s'est fait ange... Mais le démon se réveillerait bien vite, si quelqu'un pouvait lui dire, en te montrant: « Voilà celui que vous cherchez! »

ROCAMBOLE.

Que peut une femme contre deux hommes comme nous?

LE DOCTEUR.

Eh! eh! je ne sais pas trop si la partie est égale, surtout quand la femme est Baccarat...

ROCAMBOLE.

Elle ne m'a vu qu'une fois... la nuit.

LE DOCTEUR.

C'est assez pour ne jamais t'oublier...

ROCAMBOLE.

Le comte de Chamery ressemble-t-il donc à Rocambole ?

LE DOCTEUR.

Je ne serai tranquille que lorsque Baccarat ne pourra plus se trouver sur notre chemin, que lorsque j'aurai éteint ces yeux qui te reconnaîtraient, que lorsque j'aurai étouffé cette voix qui nous dénoncerait... J'ai déjà combiné quelque chose ; nous causerons de cela ce soir.

ROCAMBOLE.

Ce soir, je signe mon contrat de mariage.

LE DOCTEUR.

Précisément ! tu ne peux pas avoir d'autre témoin que ton vieil ami le docteur Gordon.

LA VALET.

M. le duc fait prier M. de Chamery de vouloir bien passer dans son cabinet.

LE DOCTEUR.

Très-bien... Tu vas présenter à M. de Sallendrera le docteur Gordon, célèbre médecin aliéniste, récemment arrivé des Indes, où tu l'as beaucoup connu.

ROCAMBOLE.

Soit ! venez donc. (A part.) Me voilà remis à la chaîne ; mais j'ai de bonnes dents, je la rongerai.

LE DOCTEUR, prenant son chapeau, à part.

Tu as gagné la première manche, mon drôle ; mais je jure bien que je gagnerai la seconde. (Haut.) Allons, nous allons redevenir les deux inséparables ! (Ils sortent.)

SCÈNE VII

LE VALET, puis CARMEN, puis MADAME CHARMET.

LE VALET, à lui-même.

Je viens de faire annoncer à mademoiselle un nom tout à fait inconnu ici. Encore une figure nouvelle, mais au moins, celle-là est agréable.

CARMEN, arrivant par la gauche.

Tonio, on vient de me prévenir qu'une dame désirait me parler ; c'est sans doute la protégée de ce pauvre Jean ; une vieille femme, n'est-ce pas ?...

LE VALET.

Non, mademoiselle... C'est une belle personne, très-belle.

CARMEN.

Faites entrer, Tonio ! C'est probablement une des dames de notre comité de bienfaisance.

LE VALET, annonçant.

Madame Charmet! (Baccarat à pris un costume de deuil et d'une coupe sévère; sur un signe de Carmen, le valet s'est éloigné.)

SCÈNE VIII

MADAME CHARMET, CARMEN.

CARMEN.

Veuillez bien, madame, prendre la peine de vous asseoir.

MADAME CHARMET.

Mademoiselle, je vous suis inconnue, et cependant je viens solliciter de vous une faveur, une grâce.

CARMEN.

Parlez, madame; croyez à tout mon désir de vous être agréable...

MADAME CHARMET.

Vous êtes bonne et charitable, mademoiselle. Quoique étrangère, vous êtes, je le sais, le bon ange des pauvres; par vos soins, une loterie a été organisée et une exposition des lots est faite dans une des galeries de votre hôtel... Le hasard m'a conduite à cette exposition.

CARMEN.

Et vous venez m'offrir quelque objet d'art qui la complétera.

MADAME CHARMET.

Je viens, au contraire, vous prier, mademoiselle, de me céder, et cela au prix qu'il vous plaira de fixer, un des lots exposés.

CARMEN.

Les malheureux gagneront à ce marché.

MADAME CHARMET.

Vous consentez, mademoiselle ?

CARMEN.

Il s'agit sans doute d'un tableau ?

MADAME CHARMET.

D'une esquisse seulement, qui, signée d'un nom pres ue inconnu, n'a peut-être de valeur que pour moi.

CARMEN.

Il n'y a qu'une esquisse à notre exposition, et elle a été donnée par M. Armand.

MADAME CHARMET.

C'est bien cela, mademoiselle ; j'offre mille francs de ce dessin.

CARMEN.

Je ne vous aurais pas demandé la moitié de cette somme... Au nom de nos pauvres, je vous remercie, madame.

MADAME CHARMET.

Cette esquisse est pour moi un trésor, mademoiselle. C'est le souvenir d'un passé perdu. Pauvre Armand! je le vois encore faisant chez moi ce dessin, son dernier ouvrage, peut-être!

CARMEN.

Son dernier ouvrage! M. Armand a-t-il donc renoncé à la peinture? Est-ce pour cela que, depuis deux mois, il a cessé de venir me donner des leçons?

MADAME CHARMET.

Vous ne le verrez plus, mademoiselle.

CARMEN.

Il est parti?

MADAME CHARMET.

Il est mort!

CARMEN.

Mort?... Armand?... Oh!... non... non... on vous a trompée, madame: aujourd'hui, tout à l'heure, j'ai eu des nouvelles d'Armand.

MADAME CHARMET.

C'est impossible!

CARMEN.

Un inconnu est venu payer, de sa part, je ne sais quelle dette, en annonçant qu'Armand avait quitté Paris pour n'y plus revenir!

MADAME CHARMET.

Qui vous a dit cela?

CARMEN.

Un honnête garçon nommé Jean, qui habite la même maison que M. Armand...

MADAME CHARMET.

Cet inconnu doit être un des complices du meurtre.

CARMEN.

Du meurtre ?

MADAME CHARMET.

Oui, mademoiselle; Armand a été assassiné sous mes yeux, il y a deux mois, dans l'île de Croissy ; Armand est mort.

CARMEN.

Mort! et moi qui l'accusais. Oh! je savais bien qu'il ne pouvait pas m'avoir oubliée... Pauvre Armand! et mon cœur n'a rien deviné, et rien ne m'a dit : « Pleure et prie malheureuse! il est mort. » (Sanglotant.) Mort! oh!... mon Dieu... mon Dieu...

MADAME CHARMET.

Ces larmes! ce désespoir! Ah! c'est vous qu'il aimait, mademoiselle!

CARMEN.

Oh! je l'aimais bien aussi, madame; pourquoi le cacherais-je, à présent? Mon amour n'offense plus personne.

MADAME CHARMET, à part.

C'est pour elle qu'il m'abandonnait... c'est pour elle qu'a été sa dernière pensée.

CARMEN.

Vous pleurez aussi, madame?

MADAME CHARMET.

Ce n'est pas seulement des larmes que nous devons l'une et l'autre à celui qui n'est plus. Si vous l'aimiez véritablement, mademoiselle, vous m'aiderez à le venger, vous m'aiderez à retrouver et à faire punir l'assassin.

CARMEN.

Oui! oui! Moi, je ne peux rien ; mais mon père et M. de Chamery peuvent beaucoup. (Elle sonne; un valet entre.) Priez M. de Chamery de venir me trouver ici...

MADAME CHARMET.

Qu'est-ce que M. de Chamery?

CARMEN.

C'est mon fiancé, madame.

MADAME CHARMET.

Votre...? Vous aimiez Armand, et vous allez être à un autre?

CARMEN.

Si j'avais été maîtresse de ma main, ne pouvant être à Armand, je n'aurais été qu'à Dieu; mais mon père avait contracté une dette qu'il me faut payer au prix de mon bonheur...

MADAME CHARMET.

Permettez-moi d'écrire quelques lignes, mademoiselle.

CARMEN.

A qui donc ?

MADAME CHARMET.

A ce garçon qui habitait la même maison qu'Armand ; il a vu cet inconnu, il pourra donner son signalement, mettre sur sa trace. Je vais écrire à Jean de venir chez moi... ce soir...

CARMEN.

Très-bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROCAMBOLE, entrant. Madame Charmet, toute occupée de ce qu'elle écrit, ne voit pas d'abord Rocambole.

ROCAMBOLE.

Chère cousine, vous m'avez fait appeler et j'accours...

CARMEN.

J'ai un service à vous demander, monsieur le comte.

ROCAMBOLE.

Parlez, señora, et tout ce que je pourrai, je le ferai. De quoi s'agit-il ?

CARMEN.

Un jeune homme auquel mon père et moi nous nous intéressions, a tout à coup disparu, et je viens d'apprendre qu'il a été assassiné, il y a deux mois, dans l'île de Croissy.

ROCAMBOLE, à part.

Hein !...

CARMEN.

Le meurtrier a, jusqu'à présent, échappé à toutes les recherches ; mais il ne peut pas rester impuni, et vous nous aiderez à le découvrir.

ROCAMBOLE, à part.

Elle s'adresse bien. (Haut.) Mais qui vous a dit... ?

CARMEN.

Un amie de M. Armand, une personne qui a tout vu.

ROCAMBOLE, à part.

Diable ! (Haut.) Et cette personne ?

MADAME CHARMET.

C'est moi, monsieur.

CARMEN.

Madame Charmet.

ROCAMBOLE, à part.

Baccarat!

CARMEN, cachant encore Rocambole à madame Charmet, placée qu'elle est entre les deux.

Monsieur le comte, vous nous prêterez l'appui de votre nom, de votre crédit; dites donc à madame qu'elle peut compter sur vous...

ROCAMBOLE, à part.

Le danger est là, allons au danger. (Allant à madame Charmet, à qui il se présente bien en face.) Madame, je suis, je vous le jure, tout à vous.

MADAME CHARMET, s'inclinant.

Monsieur, je... (Relevant la tête et regardant Rocambole.) Mon Dieu!

CARMEN.

Qu'avez-vous donc?

ROCAMBOLE, à part.

Elle me reconnait; de l'audace! ou je suis... (Haut.) Vous avez été, dites-vous, témoin du meurtre de ce pauvre jeune homme; avez-vous donc vu l'assassin d'assez près pour le pouvoir reconnaître?

MADAME CHARMET, qui ne le quitte plus des yeux.

Oui, oui. (A part.) Les mêmes traits, le même regard!...

ROCAMBOLE, avec assurance.

Vous êtes bien émue, madame Charmet; il me faut cependant reporter votre pensée sur ce funeste événement; pour vous être utile, j'ai besoin de savoir tout ce que vous savez.

CARMEN.

M. le comte a raison.

MADAME CHARMET, à part.

C'est une hallucination! (Bas, à Carmen.) Vous m'avez dit que ce jeune homme était...?

CARMEN.

Monsieur le comte de Chamery... mon cousin.

ROCAMBOLE, à part.

Elle doute à présent!...

MADAME CHARMET, à part.

Ce ne peut pas être lui... Non... ce n'est pas lui... Et pourtant le regard de ce jeune homme me glace le cœur. Il me semble que, s'il ôtait ses gants, je verrais, comme là-bas, du sang sur ses mains!

ROCAMBOLE.

Remettez-vous, madame, et asseyez-vous, je vous prie. En toute chose, je vous le répète, je vous suis dévoué ; dites-moi... quels indices vous avez, sur quelles traces je puis me mettre; et, d'abord, quelle figure avait l'assassin? Était-il jeune ou vieux?

MADAME CHARMET.

Jeune...

ROCAMBOLE.

Brun ou blond?

MADAME CHARMET.

Brun...

ROCAMBOLE.

Mais comment n'avez-vous pas appelé, madame? Peut-être serait-on venu à votre aide. Je comprends... vous avez craint qu'on ne vous fît partager le sort de M. Armand...

MADAME CHARMET.

Je n'aurais pas hésité à donner ma vie pour sauver la sienne... Mais, quand j'ai vu la lame d'un couteau disparaître dans sa poitrine... je jetai un cri... puis je tombai, comme si le même coup m'avait frappée...

ROCAMBOLE.

Alors, vous n'avez pu qu'entrevoir les traits de l'assassin... et peut-être à une grande distance...

MADAME CHARMET.

Je l'ai vu comme je vous vois, monsieur.

ROCAMBOLE.

Vraiment?... C'est fort heureux, cela.

MADAME CHARMET.

J'étais tombée évanouie derrière des buissons, au milieu des hautes herbes.. Le froid de la nuit me ranima, et, en rouvrant les yeux. je vis briller au-dessus de moi la lame d'un couteau ensanglanté... que tenait l'assassin ; ayant entendu mon cri, cet homme me cherchait pour me tuer. « Si je meurs ici, pensais-je alors, qui vengera Armand? » Je restai immobile et muette : le meurtrier passa si près de moi, que son pied foula ma robe, mais il passa sans me voir.

ROCAMBOLE, à part.

Maladroit!...

MADAME CHARMET.

Quand il se fut perdu dans le taillis, quand le bruit de ses pas s'éteignit tout à fait... je me relevai, et, des plis de ma robe, s'échappa un objet que le meurtrier y avait laissé tomber.

ROCAMBOLE, à part.

Hein !

CARMEN.

Et qu'était-ce donc ?

MADAME CHARMET.

Une médaille d'argent que cet homme portait attachée à une chaîne de cheveux; cette chaîne s'était prise à quelque branche, sans doute, et s'était brisée.

ROCAMBOLE, à part.

C'est cela!... la médaille du père!... Gardez donc des bijoux de famille!

MADAME CHARMET.

Si Dieu m'a sauvée miraculeusement de la mort, s'il a mis en mes mains cet indice, cette preuve, c'est pour que je puisse remplir la mission que je me suis donnée, de retrouver, de punir l'assassin; en quelque lieu qu'il soit, je l'atteindrai; qu'il soit fort, puissant ou riche, je le perdrai!...

ROCAMBOLE, à part.

C'est ce que nous verrons. (Haut.) M. de Sallendrera et moi, nous vous apporterons le plus ardent concours; à votre jour, à votre heure, je serai prêt, madame, toujours prêt à servir une cause qui, de ce moment, devient la mienne.

CARMEN.

Merci, monsieur le comte...

MADAME CHARMET, à part.

Ah! je me trompais... je me trompais.

CARMEN.

Que voulez-vous, Tonio ?

TONIO, entrant, et à voix basse à Carmen.

Pardon, mademoiselle, il y a là une vieille femme qui demande à voir mademoiselle; elle vient, dit-elle, de la part de Jean.

CARMEN, bas.

Bien! fais entrer cette femme. (Tonio sort. — A madame Charmet.) Vous partez, madame?

MADAME CHARMET.

Je suis attendue chez moi.

CARMEN.

Je vais vous conduire jusqu'à la galerie; nous parlerons encore de celui que nous pleurons.

ROCAMBOLE.

Madame, quand pourrai-je avoir l'honneur de me présenter chez vous ?

MADAME CHARMET.

Demain, si vous le voulez bien.

ROCAMBOLE.

Pardon... vous ne m'avez pas dit...

MADAME CHARMET.

Où je demeure?... Rue Saint-Maur-Popincourt, 42. (Elles sortent.)

SCÈNE X

ROCAMBOLE, puis TONIO et MADAME FIPPART.

ROCAMBOLE.

J'ai détourné l'orage, mais pour un jour, pour une heure peut-être. Entre le docteur Gordon et madame Charmet, j'étais pris comme dans un étau, j'ai acheté l'un... je saurai bien me défaire de l'autre. Elle peut me perdre, avec cette preuve qu'elle a dans les mains. Rocambole, mon ami, tu te croyais au port, tu n'as rien fait, tout est à recommencer... Allons retrouver le docteur Gordon! (Tonio introduit madame Fippart.)

TONIO.

Ma bonne dame, attendez ici, mademoiselle. (Il sort.)

ROCAMBOLE, à part.

C'est heureux que je ne l'aie pas tué tout à fait, celui-là.

MADAME FIPPART, reconnaissant son fils.

Ah! Joseph!

ROCAMBOLE.

Ma mère!... En voilà une rencontre...

MADAME FIPPART.

Joseph!... mon fils!...

ROCAMBOLE, à part.

Pas moyen de tromper celle-là...

MADAME FIPPART.

Mais réponds-moi donc... C'est bien toi, n'est-ce pas?

ROCAMBOLE.

Eh bien, oui... c'est moi... Bonjour, maman.

MADAME FIPPART.

Joseph! mon enfant! En te revoyant, j'oublie ma misère, ton abandon... je suis heureuse, oh! oui bien heureuse!

ROCAMBOLE.

Voyons, voyons, maman, du calme, pas de larmes, pas de bruit surtout... Vous êtes contente de me revoir, c'est convenu...

MADAME FIPPART.

Depuis quand donc es-tu de retour? comment n'as-tu pas trouvé le temps de venir embrasser ta mère?...

ROCAMBOLE.

Tenez! j'y pensais ce matin... Je vous conterai mes petites affaires plus tard, chez vous. Vous ne pouvez pas rester ici... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

MADAME FIPPART.

Pourquoi donc?

ROCAMBOLE.

Je vous le dirai .. demain... à Belleville.

MADAME FIPPART.

Dis-moi au moins comment je te retrouve dans un hôtel et dans ces habits.

ROCAMBOLE.

Vous saurez tout demain .. Embrassez-moi, une fois, deux fois, et laissez-moi vous reconduire jusqu'à un fiacre qui vous ramènera chez vous. Eh bien, vous ne venez pas?...

MADAME FIPPART.

Joseph, le premier moment de joie est passé, et voilà que j'ai peur à présent.

ROCAMBOLE.

Peur?

MADAME FIPPART.

Oui, tous ces mystères, ta présence ici .. sous des habits qui ne sont pas les tiens d'ordinaire... Joseph, tu médites quelque mauvaise action.

ROCAMBOLE.

Mais du tout!... Vous me trouvez trop bien mis... mais je m'habille comme ça tous les jours... Il n'y a pas de mystère, j'étais parti pour faire fortune; une fois riche, je suis revenu, voila tout...

MADAME FIPPART.

Riche, en si peu de temps?

ROCAMBOLE.

J'ai eu de la chance... Vous aurez des rentes, petite mère, de bonnes grosses rentes ..

MADAME FIPPART.

Mais comment es-tu devenu riche?

ROCAMBOLE.

Sapristi! que vous êtes curieuse!... J'ai spéculé sur les

cannes à sucre... Êtes-vous contente?... Je vous dirai demain pourquoi et comment il ne faut pas qu on sache que je m'appelle Joseph Fippart et que je suis votre fils... Ça pourrait nuire à ma spéculation... et vous ne voudriez pas faire du tort à votre petit Joseph... qui vous aimera bien... à présent... Laissez moi vous reconduire.

MADAME FIPPART.

Tu renies le nom de ton père? tu as peur qu'on ne sache que je suis ta mère, et tu me renvoies? Joseph, tu m'as trompée, tu m'as menti; mais tu me diras la vérité, tu me la diras tout de suite, et, jusqu'à ce que tu me l'aies dite, je resterai !...

ROCAMBOLE.

Rester, vous? Non pas !...

MADAME FIPPART.

Je resterai, te dis-je! nous verrons si tu oseras faire chasser ta mère.

ROCAMBOLE.

Chut!... voilà quelqu'un.

TONIO, entrant, à madame Fippart.

Mademoiselle, obligée de recevoir, vous prie de l'excuser et de revenir demain. (A Rocambole.) M. le duc attend M. le comte de Chamery au salon... Il y a déjà beaucoup de monde...

ROCAMBOLE, au domestique.

C'est bien... va-t'en. (Tonio va sortir.)

MADAME FIPPART, le retenant.

Vous avez dit: Monsieur le comte de Chamery.

TONIO.

Oui ; monsieur est le comte de Chamery, le cousin de M. le duc de Sallendrera et le fiancé de mademoiselle.

ROCAMBOLE, le poussant par derrière.

Mais va-t'en donc ! (Tonio sort.)

MADAME FIPPART.

Le comte de Chamery !... A qui as-tu volé ce nom-là?... Réponds !...

ROCAMBOLE.

Je vous ai dit que demain vous sauriez tout, mais demain seulement !...

MADAME FIPPART.

Et je veux le savoir aujourd'hui, moi!... Je suis pauvre, misérable; mais je ne veux pas que mon fils commette une infamie !...

ROCAMBOLE.

Ah ! parlez donc plus bas, on peut nous entendre !

MADAME FIPPART.

Eh bien, où serait le mal si l'on nous entendait ? où serait le mal, si l'on désabusait ceux que tu veux tromper ?

ROCAMBOLE.

Je vais vous le dire, puisque vous le voulez !... Le mal serait d'envoyer tout simplement votre fils aux galères !... Voilà...

MADAME FIPPART, cachant sa tête dans ses mains.

Ah !...

ROCAMBOLE.

Vous allez vous taire à présent, n'est-ce pas ?... et m'obéir.

MADAME FIPPART, sanglotant.

Oh ! misérable ! misérable ! Mais il est peut-être encore temps de te sauver, de tout réparer. Joseph, Joseph ! rends ce titre ! rends ce nom ! Oh ! tu le feras, tu épargneras la honte, le désespoir à ma vieillesse !... Joseph !... mon enfant... tiens, je t'en prie à genoux !

ROCAMBOLE.

Vous n'êtes pas raisonnable... Je ne rendrai rien !

MADAME FIPPART, se redressant.

Ah ! nous sommes maudits ! Eh bien, puisque mes prières, mes larmes sont inutiles; puisque tu n'as plus rien dans le cœur... ce que ton père aurait fait, je le ferai.

ROCAMBOLE.

Qu'est-ce que vous dites ?

MADAME FIPPART.

Je dis que je vais te dénoncer !...

ROCAMBOLE.

Allons donc ! une mère ne dénonce pas son fils...

MADAME FIPPART.

Me taire, à présent, ça serait me faire ta complice... Non... non .. je parlerai .. et je dirai... à ceux qui sont là... et qui vont m'entendre : « Vous voyez bien, cet homme !... ah ! vous pouvez me croire, car c'est moi, sa mère, qui vous le dis : eh bien, c'est un faussaire et un voleur ! »

ROCAMBOLE.

Prenez garde !...

MADAME FIPPART.

Oh ! il ne te manque plus que de porter la main sur ta mère !...

ROCAMBOLE.

Moi?... Mais tu sais bien que je t'aime trop pour te faire du mal.

MADAME FIPPART.

Oh! frappe-moi, tue-moi; mieux vaut la mort que le déshonneur!

ROCAMBOLE.

Vos cris attirent tout le monde de ce côté, vous allez me perdre.

MADAME FIPPART.

C'est toi qui l'auras voulu.

ROCAMBOLE.

On vient!... livrez-moi donc!

SCÈNE XI

LES MÊMES, CARMEN, LE DUC.

CARMEN.

Qu'y a-t-il?

ROCAMBOLE, bas, à madame Fippart.

Dites un mot à présent et vous m'envoyez au bagne.

MADAME FIPPART.

Ah!...

LE DUC.

Quelle est cette femme?...

ROCAMBOLE.

Je ne la connais pas...

MADAME FIPPART, à part.

Il ne me connaît pas!...

ROCAMBOLE.

La chère dame a été prise là, sans motif, de je ne sais quel mouvement nerveux... Je cherchais à la calmer quand vous êtes arrivés.

LE DUC.

Madame, connaissez vous M. de Chamery.

MADAME FIPPART.

M. de Chamery... lui... (Allant parler.) Monsieur... (S'arrêtant sous le regard de Rocambole.) Non! je ne connais pas cet homme; je ne voulais pas quitter cette maison, il me semblait que Dieu lui-même m'y avait conduite, pour sauver celui qui allait se perdre... A présent, oh! à présent, je veux sortir, sortir tout de suite... car, si je reste... je parlerai;

oui... je parlerai... et je ne peux pas... mon Dieu, je ne peux pas! (Elle tombe évanouie.)

CARMEN, courant à elle.

Oh! du secours, mon père... Un médecin, vite, un médecin.

LE DUC.

Appelez le docteur Gordon!

CARMEN.

Pauvre femme! les privations, la misère...

LE DUC.

La connais-tu donc?

CARMEN.

Oui : elle s'appelle madame Fippart.

LE DOCTEUR, à part, en entrant.

Madame Fippart !...

ROCAMBOLE, qui a été au-devant du docteur, bas.

Oui, ma mère!

LE DOCTEUR.

Ici!... Elle a parlé?

ROCAMBOLE.

Non! mais elle parlera...

CARMEN.

Secourez-la, monsieur.

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous, mademoiselle, il ne s'agit que d'une crise nerveuse, et j'ai justement sur moi ce qu'il faut pour la calmer. Tenez, ma bonne dame... respirez cela, je le veux... il le faut... (Il lui présente un flacon.) Là!... encore... C'est bien.

MADAME FIPPART, qui s'était débattue, relombe inanimée dans le fauteuil sur lequel on l'avait transportée.

ROCAMBOLE.

Comme elle est pâle!

CARMEN.

Mon Dieu! la voilà comme morte à présent...

ROCAMBOLE.

Morte! (Bas, en saisissant le bras du docteur.) Vous ne l'avez pas tuée, au moins?

LE DOCTEUR, bas.

Non! mais elle ne parlera maintenant que lorsque je le voudrai. (Haut.) Encore une fois, rassurez-vous, mademoi-

selle. Puisque vous vous intéressez à cette femme, je veux la remener moi-même, ma voiture est en bas.

ROCAMBOLE.

Où la conduisez-vous ? (Le duc sonne.)

LE DOCTEUR.

Chez moi ! je te réponds d'elle.

ROCAMBOLE.

Et moi, je me charge de Baccarat ! (Tonio et deux valets entrent.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Chez Baccarat. — Un petit salon très-modestement meublé. — Porte au fond ; porte à gauche ; fenêtre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BACCARAT, puis ANTOINE. Au lever du rideau, Baccarat est seule, assise près d'un guéridon, et regarde un portrait attaché à son cou par une chaîne d'or. Sur le guéridon, un chandelier à deux branches avec abat-jour.

Un portrait à demi effacé par mes baisers et mes larmes... voilà tout ce qui me reste de lui... et celle qui avait tout son amour... consent à se donnner à un autre... Oh! elle ne l'aimait pas comme je l'aimais, comme je l'aime toujours! (Elle sonne; un vieux domestique entre.) Antoine, vous avez couru à l'adresse indiquée?

ANTOINE.

A Belleville?... Oui, madame; ce M. Jean était parti, et j'ai laissé votre billet.

BACCARAT.

Bien!

ANTOINE.

On vient d'apporter une lettre pour madame...

BACCARAT.

Donnez! Aussitôt que M. Jean se présentera, vous me l'amènerez.

ANTOINE.

Je vais recommander ça à Thérèse, car je prie ma 'ame de me permettre de sortir.

BACCARAT.

Ce soir?

ANTOINE.

C'est très-pressé... Il s'agit d'aller toucher de l'argent... rue de l'Estrapade.

BACCARAT.

De l'argent?...

ANTOINE.

Qui me tombe du ciel, vu que je ne sais pas de qui il peut me venir.

BACCARAT.

Allez, mon ami; mais prévenez Thérèse...

ANTOINE.

Oh! je n'y manquerai pas, je lui recommanderai de bien fermer les portes. (Il sort.)

BACCARAT, lisant une lettre.

« Le docteur Gordon prie instamment madame Charmet, de prendre la peine de passer, ce soir même, à son hôtel, île Saint-Louis, n° 3, pour affaire qui intéresse particulièrement mademoiselle Baccarat. » Le docteur Gordon... J'interroge en vain mes souvenirs : jamais ce nom n'a été prononcé devant moi... Et rien dans le passé de Baccarat n'intéresse plus maintenant madame Charmet... Je n'irai pas à ce rendez-vous... (Bruit au dehors.) On ferme la porte de la rue... C'est Antoine qui part... M. le comte de Chamery avait promis de venir aujourd'hui; mais, à cette heure, je ne dois plus l'attendre... J'aurais bien voulu le revoir pourtant... Je me serais convaincue davantage que cette ressemblance n'était qu'un jeu de mon imagination... A la clarté de la lune, j'avais pu distinguer les traits du meurtrier, et plus je compare... Oh! c'est de la folie... M. de Chamery ne connaissait pas Armand, je crois même qu'il n'était pas encore arrivé à Paris quand le crime fut commis... Et puis quel intérêt?... dans quel but?... Je le répète, c'est de la folie... Neuf heures... Jean ne sera pas rentré chez lui... je ne le verrai que demain. (Bruit au dehors.) On ferme encore la porte... Cette fois, on vient d'entrer chez moi... J'entends marcher sur le sable du jardin... C'est Jean sans doute... Pourquoi Thérèse ne vient-elle pas me l'annoncer? Elle doit être là pourtant... (Elle veut sonner, la sonnette ne rend aucun son.) Cette sonnette ne va plus... Le fil vient de se rompre... car, tout à l'heure, j'ai sonné Antoine. (Appelant.) Thérèse! Thérèse!... Comment! je suis seule?... Je suis sûre d'avoir entendu marcher dans le jardin, et il y a quelqu'un là, dans ce vestibule... Ce doit être Thérèse.

ROCAMBOLE, paraissant à la porte.

Non, madame, c'est moi!

SCÈNE II

BACCARAT, ROCAMBOLE.

BACCARAT.

Monsieur de Chamery!...

ROCAMBOLE.

Qui n'a trouvé personne pour l'annoncer.

BACCARAT, surprise.

Personne?

ROCAMBOLE.

La porte de la rue était ouverte... je l'ai fermée derrière moi... J'ai traversé votre petit jardin, votre vestibule, et je n'ai, je vous le répète, rencontré personne.

BACCARAT, à elle-même.

Thérèse ne peut être loin... (Haut.) Soyez le bienvenu, monsieur le comte... Je n'espérais plus votre visite.

ROCAMBOLE.

J'arrive un peu tard; mais je vous jure que je n'ai pensé qu'à vous depuis tantôt. (Posant son chapeau.) Vous logez dans un quartier bien désert... Vous n'avez pas peur ici?...

BACCARAT.

Peur?... Qu'ai-je à craindre?...

ROCAMBOLE.

Si l'homme que vous poursuivez avec tant d'énergie connaissait vos bonnes intentions à son égard; s'il vous savait dans une maison éloignée de toute habitation et n'ayant pour vous servir ou vous défendre qu'un vieux valet, une jeune servante, qu'il serait facile d'éloigner, cet homme pourrait presque impunément, et du même coup, faire disparaître un témoin et une preuve.

BACCARAT.

Je n'ai jamais songé à cela... mais, dans le cas que vous supposez, je défendrais résolument ma vie, car ma vie a un but... Asseyez-vous donc, je vous prie...

ROCAMBOLE, à part, en allant prendre un siége.

Pas de fenêtres sur la rue... une seule sur le jardin.

BACCARAT.

Vous disiez, monsieur, que vous aviez bien voulu songer...

ROCAMBOLE.

A l'affaire qui vous touche si profondément?... Oui, madame... J'ai fait déjà quelques démarches ; mais j'ai besoin de plus amples renseignements; j'ai besoin surtout de voir cette preuve, cette pièce de conviction qu'un hasard vraiment providentiel a fait tomber justement entre vos mains... Cette preuve... c'était... Je vous demande pardon... je ne sais plus bien ce que c'était.

BACCARAT.

Une médaille d'argent, volée sans doute par le misérable qui la portait... car cette médaille est de celles qu'on donne en récompense de quelque beau trait; sur cette médaille, on avait grossièrement gravé, et comme avec la pointe d'un couteau, deux initiales qui peuvent encore être distinguées...

ROCAMBOLE.

Vous voudrez bien me montrer cette médaille?

BACCARAT, *se levant.*

Sans doute! (*Elle se dirige vers un meuble qu'elle ouvre.*)

ROCAMBOLE, *à part, en allant fermer la porte de la chambre voisine.*

Je ne sais où conduit cette porte, fermons-la!... Quand une fois je tiendrai la preuve, je saurai bien me débarrasser du témoin.

BACCARAT, *revenant avec une boîte qu'elle pose sur la table près de la lumière.*

Tenez, monsieur, la médaille est dans cette boîte; mais elle est difficile à ouvrir.

ROCAMBOLE, *ôtant le gant de sa main droite.*

Je vais vous aider... (*Avançant la main, il essaye avec Baccarat d'ouvrir la boîte. La lumière frappe bien sur sa main.*) La voilà ouverte!

BACCARAT, *regardant la main.*

Ah!... (*Elle a laissé retomber la boîte sur la table, et son regard reste attaché sur la main de Rocambole.*)

ROCAMBOLE.

Qu'avez-vous?... et que regardez-vous?... Ah! cette cicatrice... J'ai été mordu à la chasse par un de mes chiens...

BACCARAT, *regardant la main, puis le visage de Rocambole.*

C'est cela... c'est bien cela!...

ROCAMBOLE.

Allons, laissez-moi prendre cette médaille...

BACCARAT, *posant les mains sur la cassette.*

Dans la lutte avec Armand, le meurtrier avait été blessé à la main droite... et vous avez une cicatrice à la main droite... Ah! ma mémoire ne me trompait pas... mon cœur

me le disait bien... J'ai trouvé l'homme que je cherchais et cet homme, c'est vous!...

ROCAMBOLE.

Moi ?...

BACCARAT.

Oui; vous êtes noble, vous êtes riche, ce que je dis est invraisemblable, impossible... mais ce que je dis est la vérité... Comte de Chamery, fiancé de mademoiselle de Sallendrera, vous êtes un assassin... Pourquoi avez vous tué ? Je ne le sais pas, je ne le comprends pas, mais vous avez tué... et tué lâchement. Vous avez voulu venir ici, croyant par cet excès d'audace dissiper mes doutes, triompher de mes souvenirs... Cette fois, vous vous êtes pris à votre propre piége.

ROCAMBOLE, froidement.

Je vous croyais une femme raisonnable... Admettons que je sois l'homme que vous dites... est-ce à vous de menacer? N'êtes-vous pas seule avec moi? oh! bien seule!... vos gens ne reparaîtront pas avant une heure. Nul ne m'a vu entrer, nul ne me verra sortir...et si l'on trouve ici un cadavre au milieu de meubles brisés, on croira à un de ces crimes qui n'ont que le vol pour but... Allons, donnez-moi cette médaille.

BACCARAT.

Jamais!

ROCAMBOLE.

Baccarat, je suis bien l'homme de Croissy; mais vous comprenez que, si je vous dis mon secret, c'est que vous allez mourir.

BACCARAT.

Mourir... te laisser impuni!... Dieu ne peut pas vouloir cela... J'appellerai... on viendra à mon aide...

ROCAMBOLE.

Qui?... Vous n'avez ni serviteurs ni voisins... Personne ne passe dans cette rue... Je n'aurais pas mieux choisi la maison... pour en finir avec vous. Baccarat, nous nous connaissons trop bien l'un et l'autre à présent... vous ne m'auriez pas fait grâce, et je ne vous ferai pas merci!...

BACCARAT.

La lutte est impossible... tu avais trop bien pris tes mesures... Puisqu'à tout prix il te faut cette preuve, eh bien, pour l'avoir, tue-moi donc, je mourrai de la main qui a frappé Armand.

ROCAMBOLE.

Et cette main te frappera plus sûrement qu'elle ne l'a frappé. (Tirant son poignard.) Tu n'auras pas comme lui un docteur Gordon, pour te faire revivre.

BACCARAT.

Armand existe!...

ROCAMBOLE.

Oui, je l'ai manqué là-bas... mais je sais où le retrouver, ton Armand, et, après toi, c'est à lui que je songerai!

BACCARAT.

Armand existe... et tu le menaces encore... misérable!... Je t'abandonnais ma vie, je te disputerai la sienne... Oui, il faut que je vive pour le défendre et je vivrai... oui, je vivrai, et je te dis cela presque sous la pointe de ton couteau... Oh! c'est que je suis une fille du peuple, moi!... contre la violence et la force, j'aurai l'énergie et le courage... Si je mourais ici, Armand serait perdu; eh bien, je ne veux pas mourir!... (Elle repousse Rocambole.)

ROCAMBOLE.

Oh! tu ne m'échapperas pas, cette fois... (Ici commence une poursuite, une chasse au milieu de la chambre, Baccarat se retirant derrière chaque meuble, que Rocambole renverse en la poursuivant. Baccarat crie et appelle.)

BACCARAT, fuyant.

Mon Dieu! protégez-moi... mon Dieu, une arme !... une arme!... (En passant près de la table, elle renverse le guéridon. Les bougies s'éteignent. Obscurité complète.)

ROCAMBOLE.

Si mes yeux ne peuvent plus t'apercevoir, ma haine te devinera. (Il la cherche dans la nuit.)

BACCARAT se glisse le long de la muraille, qu'elle tâte.

Il a fermé toutes les portes; mais, si je puis gagner et ouvrir la fenêtre... je suis sauvée... (Elle cherche, en rampant presque, à gagner la fenêtre.)

ROCAMBOLE.

Elle est là... là!... (Au moment où Baccarat, arrivée près de la fenêtre, se lève et l'ouvre, Rocambole s'élance sur elle.)

BACCARAT, ouvrant doucement.

La fenêtre!... la fenêtre!

ROCAMBOLE, la saisissant.

Ah! te voilà prise... et bien prise!...

BACCARAT.

A moi!... au secours!... au meurtre!...

ROCAMBOLE.

Oh! j'étoufferai ta voix. (Il lève la main qui tient le poignard et va frapper Baccarat; mais, à ce moment, un rayon de lune éclaire la scène. Baccarat a pu voir le coup qui la menace; par un effort suprême, elle se dégage encore de la main gauche de Rocambole qui l'étreignait. Mais, au lieu de fuir de nouveau, c'est elle qui s'élance sur Rocambole; de ses deux mains, elle saisit la main droite de Rocambole, et cherche à arracher le poignard qui est dans cette main.)

BACCARAT.

Puisque je n'ai pas d'arme, je t'arracherai la tienne, assassin!

ROCAMBOLE.

Mais c'est le démon que cette femme-là! (Il cherche à dégager sa main et son poignard; mais Baccarat se laisse traîner par Rocambole et ne lâche pas cette main, qu'elle déchire et qu'elle mord.)

BACCARAT.

Non! tu ne me tueras pas... je sauverai Armand... A moi!... au secours! (On entend frapper à la porte du fond.) Ah! on m'a entendue... on vient à mon aide... Au secours! Brisez... enfoncez cette porte. (A ce moment, la porte est enfoncée et Jean paraît au fond; le vestibule est éclairé. Baccarat jette un cri de joie et de délivrance et court à son libérateur.) Ah! vous m'avez sauvée!...

JEAN.

Sauvée?... Ah! j'ai donc eu de la chance une fois!

SEPTIÈME TABLEAU

Un souterrain servant autrefois d'atelier de fabrication de fausse monnaie. — A gauche du public, premier plan, divers instruments brisés; à terre, une branche de balancier. — Au deuxième plan, quelques pierres détachées d'un mur verdi par l'humidité; ces pierres sont entassées au pied du mur. — Au fond, un grand fourneau ruiné, éventré, et sans conduit pour la fumée. — A droite, entre le premier et le deuxième plan, un escalier en pierre formé de six marches; on arrive à cet escalier, en passant sous une voûte de pierre. — Une lampe en fer éclaire ce sombre réduit.

SCÈNE PREMIÈRE

ROCAMBOLE, seul.

Il est assis sur une des marches de pierre, et la tête dans ses deux mains; ses vêtements sont en désordre.

Vaincu par Baccarat! obligé de fuir pour échapper à ceux qui venaient à son aide!... Je suis accouru chez Andréa... en lui disant : « Cachez-moi... tout est perdu!... » et il m'a trouvé, dans les souterrains de ce vieil hôtel, une retraite profonde et sûre. (Se levant.) C'est une véritable oubliette!... Ici, j'ai pu me remettre et réfléchir... Baccarat, qui sait tout à présent, va m'accuser hautement, elle a une preuve... Ma mère parlera, la pauvre femme! et, l'identité de Joseph Fippart une fois reconnue, tout est fini... Allons, je n'essayerai pas de lutter, je laisserai les parchemins de Chamery à qui voudra les prendre. Cette nuit, je partirai avec les cinq millions, que prudemment j'avais retirés de la Banque et cachés dans mon appartement... J'ai pour valet de chambre un garçon qui m'est dévoué, et Andréa a dû lui faire porter un billet que j'ai écrit à la hâte, et qui enjoint à mon domestique de m'apporter la cassette qu'il trouvera sous le parquet de ma chambre à coucher. Munis des cinq millions, nous fuirons, Andréa et moi; une fois en Angleterre, nous partagerons... s'il n'est pas possible de faire autrement... Ah! j'aurais dû courir chez moi, prendre mon trésor,

filer sur Boulogne, et laisser Andréa se tirer d'affaire tout seul... Mais j'avais la tête perdue, je n'ai songé qu'à trouver un asile, et c'est ici, naturellement, que je suis venu le demander... Andréa, effrayé d'abord, s'est bien vite rassuré ; il m'a quitté en me disant : « Je réponds de tout ! » Qu'espère-t-il? Pourquoi tarde-t-il tant à venir me rejoindre ? .. Ne comprend-il pas que, pour moi, les minutes sont des siècles?... On descend l'escalier... Si c'était un autre qu'Andréa... Non, c'est lui... enfin!

SCÈNE II

ROCAMBOLE, ANDRÉA.

ROCAMBOLE.

Arrivez donc!... A-t-on porté mon billet ?

ANDRÉA.

Non.

ROCAMBOLE.

Non ?

ANDRÉA.

Je te le rends... (A part.) Il m'est inutile à présent. (Haut.) Tout est réparé.

ROCAMBOLE.

C'est impossible !... Baccarat nous tient maintenant à sa discrétion.

ANDRÉA.

Du tout : c'est elle qui est à la nôtre.

ROCAMBOLE.

Songez donc qu'elle sait que le comte de Chamery est l'assassin d'Armand.

ANDRÉA.

Elle sait encore que l'assassin d'Armand n'est pas comte de Chamery, et qu'il s'appelle Joseph Fippart.

ROCAMBOLE.

Qui le lui a dit?

ANDRÉA.

Moi.

ROCAMBOLE.

Vous l'avez donc vue?

ANDRÉA.

Elle est ici.

ROCAMBOLE.

Chez vous?... Et comment l'y avez-vous attirée?

ANDRÉA.

Quand j'ai su ta belle équipée, j'ai tout de suite fait écrire par Armand quelques lignes à Baccarat... et elle a été bien plus pressée de revoir son ancien amant que d'aller faire sa déclaration... Armand lui a présenté le docteur Gordon, son ami, et j'ai en un instant conquis sa confiance absolue. Ta mère que j'avais amenée et gardée ici, ta mère est venue confirmer toutes mes déclarations; en échange de ses aveux, on lui a permis de taire le passé et d'aider à ta fuite... Ce n'est pas tout. Je ne veux pas d'éclat dans ma maison, un meurtre commis là-haut aurait laissé des traces, il fallait attirer Baccarat ici.

ROCAMBOLE.

Ici? Elle n'y voudra pas descendre.

ANDRÉA.

Elle y va venir... J'ai fait croire à Baccarat que Joseph Fippart avait un complice, dépositaire des pièces prouvant la naissance et les droits de M. Armand, véritable comte de Chamery, et que ce complice consentait à les vendre... Aussitôt, et dans un beau mouvement de générosité, Baccarat, à l'insu d'Armand, a offert d'engager, s'il le fallait, le reste de sa fortune pour assurer le bonheur de l'homme aimé qu'elle va donner elle-même à sa rivale... Donc, Baccarat est à présent à nous, tout à nous!... Est-ce bien joué, petit?

ROCAMBOLE.

Je vous admire!

ANDRÉA.

Merci!... Ce vieil hôtel avait, au siècle dernier, appartenu à une bande de faux monnayeurs qui avaient établi dans cet endroit un atelier de fabrication que la police n'a jamais pu découvrir... Nous sommes au-dessous du niveau de la Seine... Quelques perçants que puissent être les cris qu'on jette ici, ils ne sont pas entendus... Enfin, on ne pénètre dans ce souterrain que par cette voûte fermée, non par une porte, mais au moyen d'une pierre énorme qu'un mécanisme ingénieux tient suspendue... Quand cette pierre est retombée, nul effort humain ne peut la soulever... comprends-tu, maintenant, pourquoi j'y fais descendre Baccarat?

ROCAMBOLE.

Oui... oui...

ANDRÉA.

Oh ! les faux monnayeurs étaient d'habiles gens !

ROCAMBOLE.

Vous partez ?...

ANDRÉA.

Tu n'as pas besoin de moi, je suppose.

ROCAMBOLE.

Attendez encore.

ANDRÉA.

Que veux-tu ?

ROCAMBOLE.

Je veux... je veux que vous ne sortiez d'ici qu'avec moi... et je veux sortir le premier...

ANDRÉA.

Hein ?

ROCAMBOLE.

Je ne crois pas à la générosité... Je vous connais trop bien : vous vous vengerez de moi un jour ou l'autre, et ce jour-là est arrivé peut-être...

ANDRÉA.

Encore de la défiance ?

ROCAMBOLE.

Vous avez intérêt à vous défaire de Baccarat, soit... ; vous avez préparé ce sépulcre pour elle, je le crois ; mais il est assez grand pour deux... et, je vous le répète, vous ne sortirez qu'avec moi !

ANDRÉA.

Allons, tu as parfois de l'esprit, mais tu manques de logique... Un créancier peut-il songer à anéantir son gage ?... Et mon gage, n'est-ce pas toi ? ne tiens-tu pas en tes mains les cinq millions qui sont ma part de l'entreprise ? quel autre que toi peut me mettre en possession de cette fortune ?... Es-tu tranquille enfin ?... J'entends le frôlement d'une robe sur les marches... C'est Baccarat qui descend... Finis-en vite avec elle, et viens me retrouver.

ROCAMBOLE.

Vous allez la rencontrer.

ANDRÉA.

Le couloir est large, et si sombre, qu'elle passera près de moi sans me voir... (Montant les marches.) Pauvre fou, qui me croyait capable de me ruiner... On ne tue pas son débiteur, cher ami ! (Il disparait.)

ROCAMBOLE.

Non, mais on tue son créancier, et l'occasion était si belle!... Si je le rappelais... Il est trop tard!

SCÈNE III

ROCAMBOLE, MADAME FIPPART.

Une femme paraît sur l'escalier, qu'elle descend lentement, enveloppée de sa mante et de son voile.

ROCAMBOLE.

Baccarat! (Il laisse descendre la femme sans se montrer à elle ; puis, quand elle est descendue et entrée dans le caveau, il se place entre elle et l'escalier, lui fermant le passage.) Bonsoir, madame... Ah! vous ne vous attendiez pas à me retrouver sitôt?... Vous venez ici pour acheter la tête de Joseph Fippart. . de Joseph Fippart, qui vous tient en son pouvoir, et qui ne laissera pas Baccarat lui échapper encore une fois.

MADAME FIPPART.

Tu voulais la tuer, n'est-ce pas?... J'ai donc bien fait de prendre sa place.

ROCAMBOLE.

Ah! ma mère! vous ici!

MADAME FIPPART.

J'ai surpris le secret de ton complice; un piége était tendu à Baccarat, et, couverte de sa mante et de son voile, je suis venue pour t'épargner un crime de plus! (Au même instant, sous la voûte, on entend la voix d'Andréa.)

ANDRÉA.

Adieu, Baccarat!... Rocambole, je prends ma revanche... et elle me vaut cinq millions!,

ROCAMBOLE, courant à l'escalier.

Ah! la pierre est retombée!... il se venge!... (Redescendant.) Le misérable!... et je l'avais deviné... et tout à l'heure, je le tenais là... là...

MADAME FIPPART.

Baccarat n'a plus rien à craindre de toi... Je savais tout, Joseph!

ROCAMBOLE.

Tout?... Mais vous ne saviez pas que le piége tendu à Baccarat l'était aussi pour moi; et, comme un insensé, comme un niais, je m'y suis laissé prendre... vous ne savez pas que nous sommes enterrés vivants!...

MADAME FIPPART.

On te laissera fuir avec moi... si tu consens à...

ROCAMBOLE.

Fuir avec vous?... Nous sommes dans une tombe, vous dis-je, et on ne sort pas d'une tombe... Tenez, voyez cette pierre que nulle force humaine ne peut soulever, cette pierre nous sépare à présent du monde!

MADAME FIPPART.

C'est impossible!... cet homme qui était ton complice, cet homme ne peut vouloir ta mort!

ROCAMBOLE.

Cet homme est plus impitoyable que le bourreau!

MADAME FIPPART.

Joseph... il faut appeler... On entendra nos cris... on viendra...

ROCAMBOLE.

Non!... personne ne nous entendra... personne ne viendra... Cet homme m'a condamné à une mort lente... horrible!...

MADAME FIPPART.

Alors, je remercie Dieu qui m'a inspiré la pensée de prendre la place de Baccarat... Si tu meurs, qu'ai-je besoin de vivre?

ROCAMBOLE.

Oh! mourir... vous... vous qui n'êtes pas coupable?... Non, Dieu ne peut vouloir cela... Ma mère... ma sainte mère, Dieu ne peut pas t'avoir condamnée à cette affreuse agonie... Non... il me donnera de la force... je lutterai... je t'arracherai de la tombe... Je suis un misérable, un infâme... mais je t'aime, mère, je t'aime!... je te sauverai, je déchirerai mes mains à ces murailles, mais j'arracherai une à une ces pierres... (Il essaye.) Oh! je ne peux pas, je ne peux pas!... Perdus! nous sommes bien perdus!

MADAME FIPPART.

Prions Dieu, alors .. puisque lui seul peut nous venir en aide...

ROCAMBOLE.

Oui, oui, je prierai avec toi, mère... Tu m'avais appris à prier.. (Tombant à genoux.) Mon Dieu... mon Dieu... Oh! je ne puis plus... je ne sais plus prier!...

MADAME FIPPART.

Mon Dieu, envoyez-lui le repentir et la résignation!

ROCAMBOLE, *se relevant.*

Mourir!... quand on est jeune, quand on est riche?... Non, je ne veux pas mourir!... Mourir ici, et lui laisser le triomphe, la fortune, l'impunité?... mourir et ne pas me venger?.. pas un témoignage qui l'accuse... pas une preuve qui le condamne?... Oh! non! non!... Dieu qui me frappe ne peut pas l'absoudre, lui qui m'a fait assassin et infâme!

MADAME FIPPART.

On viendra! on soulèvera cette pierre!...

ROCAMBOLE.

Mais trop tard... trop tard!... il n'y aura plus ici qu'un cadavre...

MADAME FIPPART.

Ah! mon Dieu!

ROCAMBOLE.

Eh bien, ce cadavre peut encore le dénoncer... Oui... oui... Mais comment écrire?... Ah! cette carte, ce valet de cœur. . il y a lui-même écrit son nom de Gordon... Un poignard... (*Il le tire de sa poche.*) Mon sang... (*Il se pique la veine du poignet.*) Oui, voilà ce qu'il me faut... (*Un genou en terre, il écrit fiévreusement sur l'autre.*) « Le docteur Gordon, sir William, César Andréa, chef des valets de cœur, ne sont qu'un même homme. Andréa était mon complice, et il m'a tué!... JOSEPH FIPPART. »

MADAME FIPPART.

Mon Dieu, que ma mort soit l'expiation de sa vie!

ROCAMBOLE.

Pauvre mère! elle prie pour moi, elle ne pense qu'à moi... et je ne tenterais rien... rien pour elle?... Ah! je lui dois jusqu'à mon dernier souffle... Inspirez-moi, Seigneur, pour elle... pour elle... Ah! cette barre de balancier... avec ce fer, j'ouvrirai une brèche dans ce mur à demi-ruiné déjà... Oui, oui... (*Embrassant sa mère.*) Mère... mère... tu ne mourras pas... je ne veux pas que tu meures, nous sortirons d'ici... (*Il gravit le tas de pierres détachées du mur à gauche.*)

MADAME FIPPART.

Seigneur! avez-vous donc pitié de nous?

ROCAMBOLE, *frappant la muraille.*

Oh! nous reverrons la clarté du ciel... Mon Dieu, je ne vous demande plus pour moi ni liberté ni vengeance...

mais, pour elle, mon Dieu, la vie, la vie!... Ah! ces pierres s'ébranlent enfin... celle-là va se détacher... Oui... oui... j'ai senti comme le froid de l'air sur mon front... De l'air!... Ah! mon Dieu... mon Dieu. . si c'était l'eau!... (Une pierre se détache en effet, poussée qu'elle est par une nappe d'eau qui pénètre dans le caveau par la brèche ouverte. Joseph se réfugie avec sa mère sur les marches de l'escalier.)

MADAME FIPPART.

Ah! Joseph, mon enfant!

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

A l'hôtel de Sallendrera. — Un pavillon donnant sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, WILLIAM, ARMAND, CARMEN.

WILLIAM, *terminant un récit.*

Vous savez maintenant, monsieur le duc, pourquoi, dans votre salon hier, je vous disais : « Ajournez... ajournez ce mariage... » Ce n'était que lorsque ces preuves auraient été remises entre mes mains, que je pouvais parler et agir... Il vous est complétement démontré que Joseph Fippart était un imposteur... et que M. Armand est bien le véritable comte de Chamery...

CARMEN.

Mon cœur ne m'avait donc pas trompée!...

ARMAND.

Chère Carmen, ce nom, ce titre ne me sont précieux que parce qu'ils me rapprochent de vous...

LE DUC.

Il ne peut me rester aucun doute; mais comment nous sera-t-il possible de jamais nous acquitter envers vous, monsieur?...

WILLIAM.

Monsieur le duc, mon frère, le major Gordon, en repartant pour les Indes, m'avait confié la mission que j'ai eu le bonheur d'accomplir... Joseph Fippart, dénoncé par vous, pourra, je l'espère, être arrêté dans sa fuite et restituera la fortune dont il s'est emparé... Ma tâche est terminée et je pars...

ARMAND.

Vous nous quittez déjà ?...

WILLIAM.

J'ai hâte d'aller retrouver mon frère ; demain, je veux être à Londres. (S'approchant du duc.) Adieu, monsieur le duc !... (A Carmen.) Mademoiselle de Sallendrera veut-elle me permettre de prendre congé d'elle ? (Pendant qu'il salue Carmen, celle-ci lui tend sa main, qu'il porte à ses lèvres.)

UN VALET entre et remet une carte au duc.

Pour M. le duc...

LE DUC, après avoir lu la carte.

Cet homme chez moi... (Au valet.) Faites entrer...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN INCONNU.

L'INCONNU.

Monsieur, les devoirs qui me sont imposés justifient ma présence dans votre hôtel... Une déclaration vient de nous être faite... Vous avez été trompé par un indigne faussaire.

LE DUC.

Je le sais, monsieur, grâce au docteur Gordon, qui nous a tout appris.

L'INCONNU, regardant William.

Le docteur Gordon ?

WILLIAM, à part.

Un magistrat ! diable ! (Au duc.) Mes moments sont comptés... permettez-moi, monsieur, de me retirer...

L'INCONNU.

Vous ne pouvez pas sortir, monsieur...

WILLIAM.

Hein ?...

L'INCONNU.

J'ai besoin de renseignements importants que vous seul pouvez fournir.

WILLIAM.

Moi ?...

L'INCONNU.

Il résulte de l'enquête que j'ai dû ouvrir à la suite de la déclaration qui m'a été faite...

WILLIAM.

Par madame Fippart, sans doute ? (*Au duc.*) La mère du misérable qui vous a trompé... une pauvre honnête femme qui n'a pas voulu, en se taisant, être la complice de son fils.

L'INCONNU.

Il résulte, dis-je, de cette déclaration que Joseph Fippart a été vu entrant dans vôtre hôtel... Qu'y venait-il faire ?... pouvez-vous nous le dire ?...

WILLIAM.

Parfaitement, monsieur; si j'avais caché cette visite, c'est qu'il ne me convenait pas de faire parade de beaux sentiments. Fippart me savait possesseur de pièces qui pouvaient le perdre et voulait me les racheter au prix d'une fortune ; M. le duc et Armand savent si j'ai repoussé ses offres.

L'INCONNU.

Pouvez-vous encore expliquer, monsieur, comment Joseph, entré dans votre hôtel, n'en est pas sorti ?...

WILLIAM.

Joseph a pris la fuite, monsieur, emportant sans doute la fortune qu'il avait volée; il est sorti de chez moi, je l'affirme ; s'il avait été en mon pouvoir de le retenir, je l'eusse livré à la justice... Vous n'avez plus rien à me demander, je suppose.

L'INCONNU.

J'ai à vous dire qu'on vous accuse d'avoir tué Joseph Fippart. (*Mouvement général.*)

TOUS.

Lui ?

WILLIAM.

Moi ?... Comment ! parce que ce grand coupable a disparu, parce que, trompant votre surveillance, il a quitté mon hôtel sans être vu... on le croit mort... et on m'accuse de l'avoir tué, moi ?... Et qui donc m'accuse, monsieur ? La mère, n'est-ce pas, qui, dans la fièvre du désespoir, jette au hasard un nom ?... Oui, c'est cette pauvre mère que la douleur achève de rendre folle, c'est elle qui m'accuse ?...

SCÈNE III

LES MÊMES, BACCARAT.

BACCARAT, *paraissant.*

Non, misérable !... C'est moi !...

WILLIAM, reculant.

Baccarat ! Baccarat vivante !

BACCARAT.

Moi que vous aviez condamnée à une mort horrible ! moi qui ai été sauvée par le dévouement d'une sainte femme qui, sachant le piége qui m'était tendu, a pris ma place dans le le souterrain où Rocambole m'attendait pour me tuer... Rocambole, votre complice, que vous vouliez faire disparaître à tout prix avec moi... Ah ! je vous connais à présent, sir William !

ARMAND.

William !

BACCARAT.

Oui, monsieur le comte, William qui s'était servi de moi pour vous attirer dans l'ile de Croissy... qui m'avait lui-même dicté la lettre qui vous y avait appelé... (A William.) Si tu n'as plus le même visage, tu as toujours la même âme, assassin, assassin !...

WILLIAM.

Mensonge !...

L'INCONNU.

L'eau, en pénétrant dans le souterrain dont parle madame en a révélé l'existence ; quand on a pu y descendre, on y a trouvé deux victimes.

BACCARAT.

Deux cadavres !

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, s'avançant, à Baccarat.

Faites excuse : la chère madame Fippart respirait encore, le médecin a promis de la sauver... Quant à Joseph... oh ! pour celui-là, c'était bien fini.

WILLIAM, à part.

Ah ! Rocambole seul pouvait me perdre, et Rocambole est mort !... (Haut.) En vérité, cette accusation est trop insensée... Quel intérêt avais-je à tuer cet homme ?...

JEAN.

Je demande à répondre.

L'INCONNU.

Parlez.

JEAN.

Il avait l'intérêt de garder le capital... Cinq millions qu'on a trouvés chez lui...

WILLIAM.

Je nie, entendez-vous bien!... je nie et ce vol et ce meurtre. Rocambole a seul le secret de tout ceci... Inquiet et n'osant rentrer chez lui, il aura déposé, à mon insu, ce portefeuille chez moi... Plus tard, se croyant dénoncé, poursuivi... il aura voulu se cacher lui-même dans les souterrains de mon hôtel... pour fuir avec sa mère cette nuit. C'est là que l'inondation l'aura surpris... Oui, voilà ce qui doit être la vérité, voilà ce que vous dirait cet homme, s'il pouvait parler... Mais les morts ne parlent pas...

BACCARAT.

Le mort a parlé... Sur le cadavre, on a trouvé une preuve fournie par la victime elle-même... tracée avec son sang... « Le docteur Gordon, sir William, César Andréa, chef des valets de cœur, ne sont qu'un même homme. Andréa était mon complice, et il m'a tué. JOSEPH FIPPART »... (L'inconnu, après avoir lu la carte, met la main sur l'épaule de William.)

L'INCONNU.

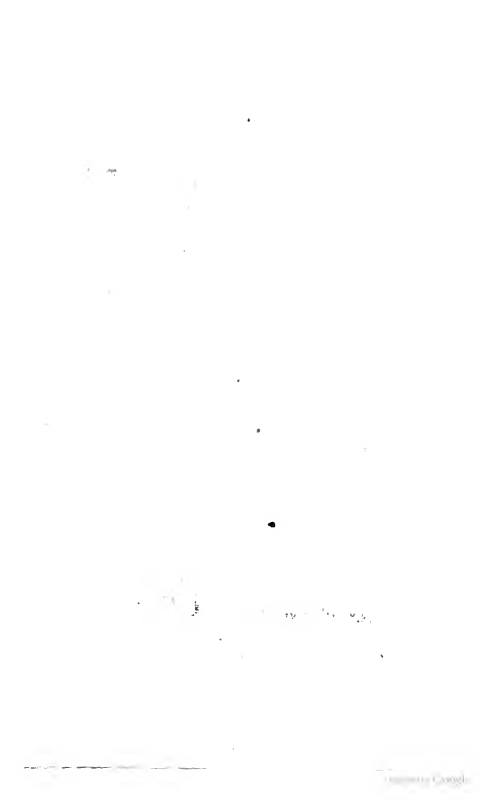
César Andréa, je vous arrête !...

JEAN.

Quelle chance que Joseph ait fait son testament... (à William) en votre faveur !

FIN

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.



LA

FILLE DU MILLIONNAIRE

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.